



La chronique de Lise Bissonnette Page B3
Musique classique Page B3
Cinéma Page B4
Disques classiques Page B6
Télévision Page B7
À Québec Page B7
Vitrine du disque Page B8
Jazz et blues Page B9
Danse Page B10



L'énigme Lulu

Denis Marleau signe sa première mise en scène au TNM avec le chef-d'œuvre retrouvé de Frank Wedekind

GILBERT DAVID

On le dit «intellectuel», mais c'est qu'il a, plus précisément, une pensée complexe — et une pratique à l'avenant d'«ingénieur de théâtre poétique», comme il l'a lui-même écrit. Avec Denis Marleau, la mise en scène conjugue en effet intelligence et jeu des signes, virtuosité verbale et espaces rythmiques, sens de l'absurde et science des solutions imaginaires. Avec une constance rare, ce metteur en scène a fouillé dans les marges du théâtre, fréquenté les avant-gardes historiques — de Jarry à Schwitters, sans oublier Dada, Picasso ou les futuristes russes — et monté de façon incisive Büchner, Beckett, Koltès, Bernhard.

Quinze ans après ses débuts — sa première réalisation remonte à 1981, suivie de la fondation du Théâtre UBU, sa propre compagnie, l'année suivante —, Denis Marleau fait maintenant son entrée au Théâtre du Nouveau Monde, à l'enseignement du précurseur de l'expressionnisme allemand, Frank Wedekind (1864-1918), dont il a choisi de monter la *Lulu*. La première écriture de cette pièce remonte aux années 1892-94. On n'en connaissait jusqu'à tout récemment que la version édulcorée, passablement réécrite — pour satisfaire les censeurs — et gonflée sous la forme d'un diptyque: *L'Esprit de la terre* (1898) et *La Boîte de Pandore* (1904). Le texte original de *Lulu* n'a été rendu public en Allemagne qu'en 1988, par la fille de l'auteur. La première mondiale de ce chef-d'œuvre méconnu a eu lieu la même année à Hambourg, sous la direction de Peter Zadek.

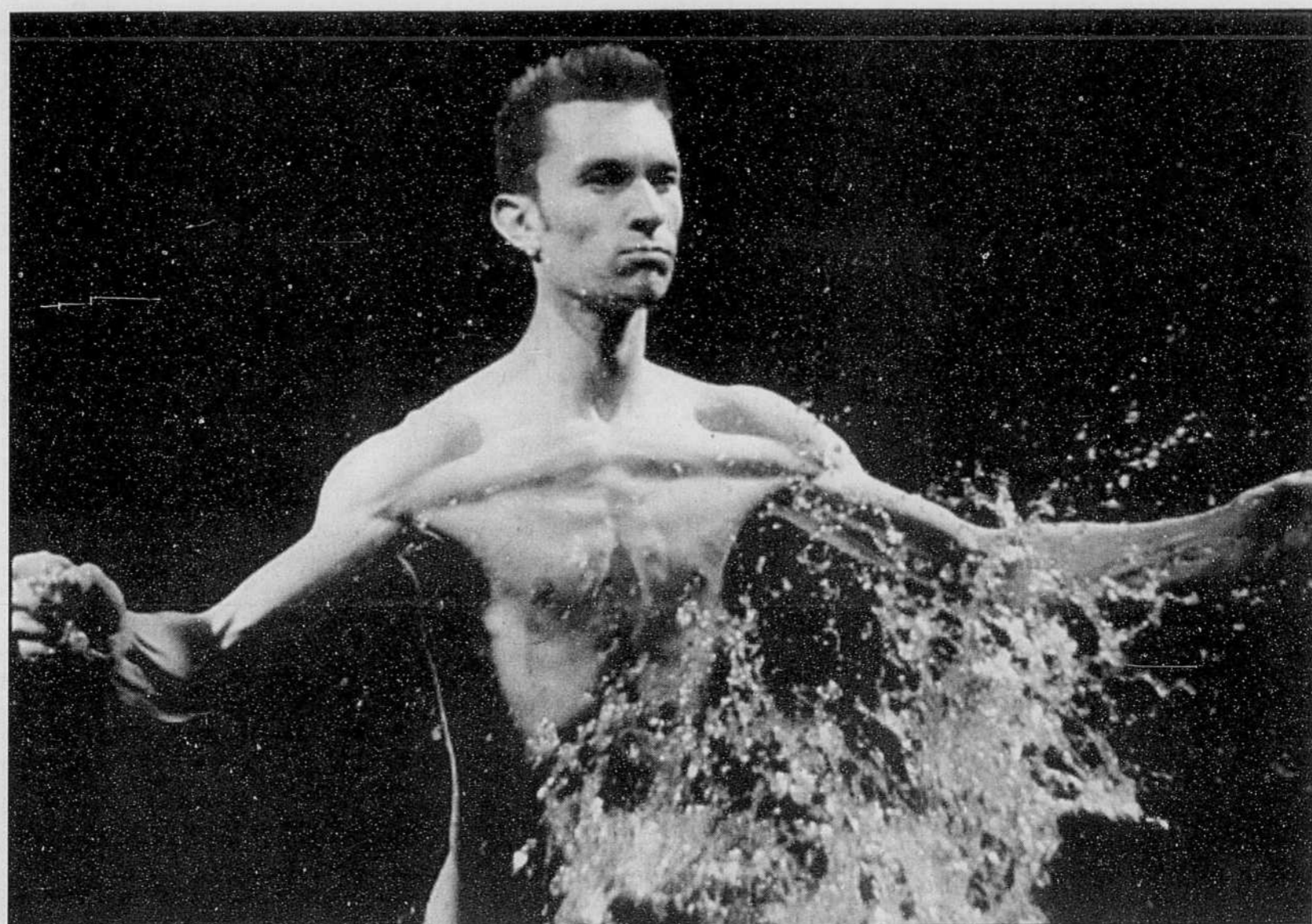
L'auteur de *L'Éveil du printemps* (1891), qui avait déjà dénoncé la répression de la sexualité dans la société autoritaire de l'Allemagne contemporaine, s'intéresse ici à la figure déstabilisante de l'Eros dans une Europe «fin de siècle» où l'amour est assimilé à une transaction, celle du mariage ou celle de la prostitution, double face d'une réalité qui fait de l'Éternel Féminin — un mythe romantique, s'il en est — le lieu problématique et révélateur d'un blocage social généralisé, c'est-à-dire monstrueux. Wedekind, comme le note Eric Bentley, le traducteur américain de la pièce, a fait de *Lulu* un personnage qui est l'antithèse de Marguerite Gauthier, la célèbre héroïne de Dumas fils dans *La Dame aux camélias*, dont la suprême vertu réside dans son autosacrifice sur l'autel des conventions sociales.

Au delà du bien et du mal

De son côté, *Lulu*, une femme-enfant dans un monde dominé par les hommes, est en quelque sorte au delà du bien et du mal. Sa beauté, son innocence, sa sensualité souveraine disent assez la situation suffoquée dans laquelle est plongée la société bourgeoise dont la morale officielle est en contradiction flagrante avec ses pratiques privées.

VOIR PAGE B 2: LULU

LES ARTS



Temps mort, une installation cinétique du Français Emmanuel Carlier, qui interroge la relation entre l'image et le temps.

Demain la veille

L'avenir dure longtemps. *Images du futur* aussi. Cette semaine, à Montréal, pour la onzième année consécutive, sera inaugurée l'exposition des artistes qui ont troqué le pinceau et le ciseau pour l'ordinateur et le laser. Et alors? La surprise, c'est que cet «art du XXI^e siècle», si révolutionnaire par ailleurs, cherche à imiter l'art d'hier et d'aujourd'hui, en harmonisant la forme et le fond, le contenant et le contenu... même virtuellement.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Certains révolutions font perdre beaucoup de temps. Pas celle-là, qui abolit en fait le temps réel et rapetisse l'échelle du monde à coups de simulations, de téléprésence et autres cyberspaces.

«On vit des transformations révolutionnaires qui annoncent une tendance très lourde», dit Ginette Major, cofondatrice de l'événement *Images du futur* avec Hervé Fisher. *Il n'y a qu'à voir au travail, à la maison, comment notre vie est envahie par la culture électronique. Il allait de soit que ça rejoigne le domaine de l'art, que les artistes s'approprient les nouvelles technologies.*

Les onzièmes *Images du futur*, témoignant de cette révolution, seront inaugurées vendredi prochain, à la Cité des arts et des nouvelles technologies, dans le Vieux-Montréal. Cette année, la sélection présente une quinzaine d'installations d'artistes «médiatiques» d'Australie, d'Allemagne, de France, de Grèce, des États-Unis et du Canada.

Les artistes ont toujours été de grands utilisateurs des techniques de pointe. Le chimiste est le meilleur ami du peintre, répète-t-on depuis des siècles. Mais les arts médiatiques annoncent une nouvelle façon de concevoir les relations entre l'art, la société et même le monde. «Avec les arts médiatiques, et cela peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'art, l'intérêt pour le produit, pour l'œuvre, s'est effacé au profit de l'investissement dans



SOURCE IMAGES DU FUTUR

L'installation cinétique avec lampes stroboscopiques du New-Yorkais Tarkis Gregory Barsamian, baptisée *Putti + Dipping Digit*.

le processus et, ultimement, dans les partenaires de l'expérience», écrivait récemment la professeure Louise Poissant, du département d'arts plastiques de l'UQAM, dans l'introduction à son *Esthétique des arts médiatiques* (PUQ).

VOIR PAGE B 2: FUTUR



Moments of Turbulence, de Jon McCormack.

Marcel Pagnol illustre Alphonse Daudet LES LETTRES DE MON MOULIN

49,95\$
colffret
26,95\$
unité

Volume I
L'Élixir du Père Gaucher
Le secret de Maître Cornille

Volume II
Les trois messes basses
Le curé de Cucugnan



LA BOITE NOIRE

4450, ST-DENIS 2^e NIVEAU
MONTRÉAL, QC H2J-2L1 (514) 287-1249



LES ARTS

LULU Un rôle gigantesque

SUITE DE LA PAGE B 1

Comme Ibsen qu'il admirait, mais d'une manière beaucoup plus brutale et provocante, Wedekind met à nu les forces de mort qui travaillent une société corrompue qui ne reconnaît que l'argent comme valeur. Au fil de cinq actes aux multiples péripéties qui se terminent chacun par une mort, Lulu renvoie l'image de la séparation funeste qui structure la psyché humaine, exacerbée par une société elle-même en crise. La pulsion de vie et la pulsion de mort freudiennes ne sont pas loin...

Denis Marleau, pour sa part, établit d'emblée un lien entre *Woyzeck*, qu'il a monté en 1994, et *Lulu*: «Je vois dans la pièce de Wedekind le même conflit entre nature et culture, qui est au cœur de la pièce de Büchner. Lulu est la petite sœur éloignée de Franz, ce héros à la fois victime et bourreau. Elle ne peut pas exister dans la réalité. C'est un lieu vide que l'on remplit, un espace de projection des hommes et des femmes, sans distinction. En tant que nature, Lulu cherche à échapper à la culture qui se manifeste, notamment à l'acte IV, à travers un délire de marchandage. Par son excès même, la pièce touche au tragique, parce qu'il n'y a pas d'issue pour Lulu dans ce monde-là. Sa trajectoire est une incessante fuite en avant qui va s'achever sur la rencontre fatale d'un autre mythe moderne, celui de Jack l'Éventreur.»

A son habitude, le metteur en scène a consacré beaucoup de temps à la mise au point de la version scénique du texte. Le projet de monter *Lulu* remonte à 1989. Cette année-là, Paul Lefebvre a été chargé de la responsabilité de produire une version française de l'ensemble des textes de Wedekind, centrés sur le personnage énigmatique de Lulu. Il en a résulté un manuscrit monumental de quelque 450 pages, qui a servi de base à ce qui est devenu, après cou-

pures et décanation, un texte qui fera à la scène un bon trois heures, entracte compris. «J'ai lu et relu ce matériau-Lulu, que nous appelions entre nous «le tas», note Marleau, pour comprendre comment cette œuvre fonctionnait, quelle en était la courbe dramatique et où se trouvaient les rapports de force. La version que nous allons jouer se présente comme une sorte de vaudeville noir, avec des éléments grotesques, empruntés au cirque, qui apparaissent à l'acte III, alors que la chute de Lulu s'amorce.»

Marleau a fait appel à Claude Goyette au décor, à Guy Simard aux éclairages et à François Saint-Aubin aux costumes pour ce spectacle qui clôture la saison du TNM, en coproduction avec le Théâtre UBU. Le metteur en scène a réuni une distribution impressionnante de quinze comédiens et de deux musiciens, le pianiste Jacques Drouin et le violoniste Claude Hamel, qui joueront la partition originale de Denys Bouliane.

Après avoir incarné Hedda Gabler, Sylvie Drapeau — que Marleau dirige pour la première fois — se voit offrir un nouveau défi avec le rôle gigantesque de Lulu, qui incidemment se prononce comme dans Loulou. Autour d'elle, on retrouve notamment l'excellent Gérard Poirier — en Schoen, le seul amour de l'héroïne —, Christiane Pasquier — en comtesse Geschwitz, entichée de Lulu —, Alain Fournier — qui joue entre autres le peintre Schwarz, l'un des nombreux maris de la belle bête — et l'étoile montante qu'est Robin Aubert — dans le rôle d'un jeune étudiant pris dans le tourbillon. Les familiers des spectacles du Théâtre UBU retrouveront avec plaisir les Carl Béchar, Pierre Chagnon, Henri Chassé, Pierre Collin et Pierre Lefebvre qui sont rompus à la discipline scénique du sorcier qu'est Marleau.

«J'ai opté, avance le metteur en scène, pour une représentation très musicalisée, en accentuant le côté théâtre des corps. J'ai fait la mise en place du spectacle très rapidement, en deux semaines et demie, pour permettre aux acteurs de s'approprier cette matière assez abondante et aussi pour favoriser la transformation du jeu. Ce qui m'a frappé en cours de route, c'est le fait que l'écriture de Wedekind est constituée de plusieurs couches. Par exemple, il existe des moments dans la pièce où Lulu devient presque indifférente à ce qui l'entoure, comme si elle était dans une bulle, absente. Cela contraste avec l'ensemble des personnages qui, eux, sont animés par des instincts sauvages et des intérêts marqués. Cette solitude de Lulu est précieuse, parce qu'elle permet de cerner sa situation d'étrangère, c'est-à-dire sa différence fondamentale par rapport aux rapports mercantiles qui font que le sexe égale l'argent égale la mort.»

À part entière

Invité à commenter la situation théâtrale au Québec, Marleau revendique avec force la nécessité d'un théâtre qui réponde à de hautes exigences artistiques: «Il faut encourager les gens de théâtre à considérer que le théâtre est un art à part entière qui réclame, par conséquent, une véritable autonomie financière. Personnellement, je suis attiré par une vision du théâtre qui emprunte à différentes expériences et qui joue sur plusieurs registres artistiques et intellectuels. Mais il n'y a pas de recette et il faut accepter de se mettre à chaque fois en danger. L'essentiel est toujours de préserver sa manière propre de travailler.»

Celui qui s'exprime ainsi a derrière lui une trajectoire exceptionnelle, nourrie par une recherche qui a oscillé entre petites et grandes formes, dans un va-et-vient qui s'est révélé en ne peut plus fécond.

Pour l'heure, Denis Marleau signe sa première production au TNM en carrière. À compter du 14 mai, au Monument-National, sa mise en scène de *Lulu* constitue d'ores et déjà un rendez-vous majeur. Dans le sillage entrecroisé d'une créature sidérante d'«appétit de vie» et d'un homme de théâtre qui a investi tous les langages de notre modernité. En toute connaissance de cause.



vie Drapeau — que Marleau dirige pour la première fois — se voit offrir un nouveau défi avec le rôle gigantesque de Lulu, qui incidemment se prononce comme dans Loulou. Autour d'elle, on retrouve notamment l'excellent Gérard Poirier — en Schoen, le seul amour de l'héroïne —, Christiane Pasquier — en comtesse Geschwitz, entichée de Lulu —, Alain Fournier — qui joue entre autres le peintre Schwarz, l'un des nombreux maris de la belle bête — et l'étoile montante qu'est Robin Aubert — dans le rôle d'un jeune étudiant pris dans le tourbillon. Les familiers des spectacles du Théâtre UBU retrouveront avec plaisir les Carl Béchar, Pierre Chagnon, Henri Chassé, Pierre Collin et Pierre Lefebvre qui sont rompus à la discipline scénique du sorcier qu'est Marleau.

FUTUR Moins spectaculaire que l'an dernier

SUITE DE LA PAGE B 1

La musique électroacoustique, qui s'est développée dans les années 40 et 50 avec les premiers ordinateurs, est considérée comme la plus ancienne forme d'art «technologique». Avec l'infographie, dans les années soixante, la révolution s'est ensuite étendue au monde visuel. Depuis, cette technologie — de «informatique» et «graphisme» — a complètement bouleversé nos rapports au monde des images, comme le montre le moindre *Game Boy*.

Ce n'est pas tout. L'univers des arts médiatiques comprend également la vidéo d'art, la photonique — qui regroupe les arts au néon, les projections laser, les sculptures au plasma, à l'iodé, etc. —, et puis l'holographie, qui a donné lieu aux plus impressionnants mariages des artistes et des scientifiques au tournant des années 70.

Et puis, il y a tout le champ du multimédia. La définition minimaliste renvoie à l'idée de combinaison de plusieurs médias — ou supports d'information — permettant d'associer aussi bien le son et le texte que l'image. C'est le cas de la télévision, par exemple. Mais le multimédia intègre en fait une autre notion fondamentale, celle de l'interactivité.

La réalité virtuelle représente son application la plus spectaculaire. En fusionnant diverses formes d'art technologique — infographie, animation, musique et traitement du son, design et infographie —, il devient alors possible de créer des environnements virtuels dans lesquels l'utilisateur se trouve immergé et peut interagir avec des objets, des lieux ou même des partenaires.

Contenant-contenu

L'an dernier, *Images du futur* avait mis l'accent sur la réalité virtuelle. Cette année, par contre, les installations sélectionnées sont moins spectaculaires de ce point de vue, de l'aveu même de Mme Major. «Au départ, il y a dix ans une dizaine d'années, quand les artistes utilisaient ces nouveaux moyens, ils étaient très pré-

occupés par l'aspect technique, explicite-elle. Ils en oublièrent souvent l'essentiel, le sujet. Mais comme tout bouge très vite dans ce domaine, la technique s'est considérablement diversifiée et simplifiée. Partout, le commun dénominateur, c'est maintenant l'avènement et le développement des contenus.»

Mme Major identifie quelques filons qui permettent de prendre la mesure de cette maturité dans la nouvelle édition de *Images du futur*. D'abord le souci évident pour les questions politico-sociales. L'installation interactive de Joan Truckenbrod, de Chicago, intitulée *Family Values*, veut par exemple critiquer les conceptions conservatrices de la famille défendues par la droite américaine. Il s'agit essentiellement d'un album de photos qui permet de remonter dans le souvenir des images avec des textes, des vidéos et des sons.

D'autres œuvres de la sélection 1996 vont témoigner de l'envie des artistes médiatiques de réconcilier la vie artificielle et la vie naturelle. D'autres encore vont assumer une volonté de créer des œuvres «très chargées poétiquement», notamment l'installation holographique de l'Américaine Sally Weber, intitulée *Threshold of a Singularity — A Memorial Temporal Aspect*, et l'installation cinétique avec lampes stroboscopiques du New-Yorkais Tarkis Gregory Barsamian, baptisée *Putti + Dipping Digit*.

Finalement, quelques créations vont montrer l'intime relation qui s'établit entre les nouvelles formes d'art et le traitement de certains sujets. Ce sera le cas de *Temps mort*, une installation cinétique du Français Emmanuel Carlier, qui interroge la relation entre l'image et le temps. L'artiste a imaginé de croiser des techniques photographiques et cinématographiques pour produire des animations qui évoluent dans l'espace sans évoluer dans le temps.

La directrice souligne que cette assurance des artistes se vérifie aussi du côté de la sélection de l'Internationale d'animation par ordinateur, qui en est, elle, à sa dixième prise. «Au début, les concepteurs rivalisaient de prouesses inédites pour l'époque: ils imaginaient des poursuites dans des tunnels, des «flying logos», et tout le monde trouvait ça extraordinaire. Maintenant, les créateurs développent de petites histoires, bien structurées, avec un punch final, ou expriment un point de vue poétique sur le monde.» Une sélection des films présentés au



SOURCE IMAGES DU FUTUR Statuettes shaolin: We are sound.

cours des dix premières Internationales permettra de vérifier l'évolution des images de synthèse.

Le système de l'art nouveau

Avec tout cela, on se rend compte qu'un nouveau système artistique est en train de se structurer, dont le noyau dur niche au cœur des institutions de savoir, dans les collèges et les universités. Comme à l'UQAM, où le département des communications offre maintenant un programme d'études multimédias.

Ce système a aussi son réseau de diffusion au Japon, aux États-Unis et en Europe. Mais *Images du futur* demeure le pôle majeur de référence, ne serait-ce qu'en raison de sa popularité. Bon an mal an, depuis 1986, l'événement attire plus de 100 000 visiteurs, pendant l'été. En plus, *Images du futur* 1995 a été présenté à Lisbonne, l'hiver dernier, pendant deux mois. «Les autres manifestations à travers le monde attirent surtout les professionnels, dit la cofondatrice. Nous sommes populaires, dans le bon sens du terme, et nous en sommes très fiers. [...] C'est un créneau très démocratique. Cette culture électronique est interactive et participative. Par définition, c'est la culture de la classe moyenne de cette fin de siècle. On n'a pas besoin de faire un grand effort pour sensibiliser les gens, les jeunes surtout, à ces nouvelles découvertes.»

Cependant, Mme Major n'est pas naïve. Elle ne veut pas qu'on lui fasse dire que les arts médiatiques sont maintenant entrés dans une période où la forme et le fond, le contenant et le contenu, l'éthique et l'esthétique fusionneraient en parfaite harmonie. «Oui, il y a encore beaucoup de quinquillerie pure, du gadget et du tapage à l'œil, dit-elle. Comme il y a des peintres sublimes et des peintres en bâtiment... Mais ce que nous présentons vient d'artistes chevronnés qui sont rendus à un autre stade.»

Ne manquez pas les deux derniers spectacles de notre saison

L'épreuve du merveilleux

Quand humour, poésie, philosophie sont au rendez-vous!

LES SAMEDIS 4 ET 11 MAI, À 20 H
Pour tout public,
à partir de 14 ans

Ce soir, à 20 h

TEXTE : Michel Garneau
MISE EN SCÈNE : Alexandre Buisse
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : Sylvie Pötvin
AVEC : Isabelle De Blois, Jacques Jalbert, Dominic La Vallée, Patrick Quintal, Patrice Savard
LES CONCEPTEURS : François Barbeau, Michel G. Côté, Judit Csanadi, Marc Longpré, Serge Maurice



Une production du Théâtre du Sang Neuf

Les Contes merveilleux

Pour le plaisir de revisiter les contes à la façon des enfants!

Du 18 au 21 mai 1996

Samedi 18 mai : 13 h 15 h
Dimanche 19 mai : 13 h 15 h
Lundi 20 mai : 13 h 15 h ● : COMPLET

Une production de L'illusion, théâtre de marionnettes

Jeu et scénographie : Petr Baran
Idéation et mise en scène : Claire Voisard

Renseignements : 288-7211
Maison Théâtre
255, rue Ontario Est, Montréal. Métro : Berri-UQAM



CARBONE 14 P. SUPPLÉMENTAIRES 14, 15, 16, 17, 18 MAI DERNIÈRE SEMAINE

Les Âmes mortes

«C'est aussi remarquable qu'une pièce de Tchekhov. C'est du Tchekhov muet.»
R. Lévesque, C. Charette en direct, SRC
«Cette pièce nous emporte, la musique nous emporte, ces photos vivantes nous emportent dans le temps, dans le souvenir de la chaleur de l'enfance, de la tendresse et de la sécurité de la mère. Un magnifique voyage fort bien préparé par Gilles Maheu.»
J. Beauvois, La Presse
«Les Âmes mortes appartient à ce type de théâtre qui éveille les sens pour mieux toucher l'être en entier. Pas une seconde ne se perd en compagnie de cette troupe hors du commun et on ne se dit jamais que la vie est ailleurs.»
Hervé Guay, Le Devoir

nouvelle création de Gilles Maheu
du 23 avril au 11 mai à l'USINE ©
Usine C 521-4493 Admission 790-1245 Info-Groupe 521-4198

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

INDEPENDENCE
Lee Blessing

traduction: François Bouchereau
adaptation: Normand Canac-Marquis
mise en scène: Fernand Rainville

Rita Lafontaine
Anne Dorval
Isabel Richer
Dominique Pétin



LE MALADE IMAGINAIRE
Molière

mise en scène: Guillermo de Andrea
Rémy Girard
Guylaine Tremblay
Linda Sorgini
Alain Zouvi
Ghyslain Tremblay
et 7 autres comédiens



PARTAGE DE MIDI
Paul Claudel

mise en scène: Daniel Roussel
Louise Marleau
Jean-François Casabonne
Pierre Chagnon
et un autre comédien



SAISON 96-97

Abonnez-vous : 845-0267

LA TEMPÊTE
Shakespeare

traduction: Antonine Maillet
mise en scène: Guillermo de Andrea
Guy Nadon • Marc Béland
Raymond Legault
Luc Guérin
Guy Jodoin
et 12 autres comédiens



LE TEMPS D'UNE VIE
Roland Lepage

mise en scène: René Richard Cyr
Sylvie Drapeau
Jean-François Pichette
Gary Boudreault
Luc Proulx
Stéphane F. Jacques



CORCORAN portraits

14 NOUVELLES VERSIONS
incluant « LA TÊTE EN GIGUE »
et « COMME CHARTRAND »

EN VENTE MAINTENANT !!!
DISPONIBLE SUR D.C. ET CASSETTE

LE ARTS

La conscription

Mea culpa, mea maxima culpa. À plusieurs reprises, avec d'autres grincheux que je ne renie pas, j'ai chicané les musées qui s'adonnent au racolage. Le Musée des beaux-arts de Montréal, qui a canonisé tour à tour Tintin, Snoopy et des «beaux chars» pour nous faire passer les tourniquets. Le Musée canadien des civilisations, à Hull, qui nous propose la nature en fac-similé, plastique et peluche à profusion dans un décor de police montée. Mais leurs égarements sont du grand art au vu de l'aventure muséale débile qui prenait fin dimanche dernier à Toronto, ce qui vous épargne au moins l'occasion prochaine de la subir.

Rendons aux critiques torontois leur dû, ils ont été cinglants à l'égard de *Oh! Canada*, «le projet» présenté par le chic et prestigieux Musée des beaux-arts de l'Ontario (Art Gallery of Ontario) qui avait décidé d'emballer à sa façon une très belle exposition préparée par le Musée des beaux-arts du Canada pour le 75^e anniversaire du Groupe des Sept. «Un Disney miniature sans les manèges», a décrété le plus respecté des analystes culturels du Canada anglais, Robert Fulford, dans sa chronique du *Globe and Mail*, tandis que le critique d'art du même journal, le dur et brillant John Bentley Mays, y voyait un «boogie-woogie» de la culture populaire.

Leurs textes et ceux de plusieurs de leurs collègues, que le Musée a dûment épinglés aux murs pour se donner un petit air libéré, s'en prennent surtout à la quincaillerie interactive qui encombre les lieux: des vidéos en mode *vox populi*, des amas de télécopies où tout un chacun donne son avis sur des thé-



LISE BISSONNETTE

matiques de la semaine, des installations bric-à-brac réalisées par des groupes communautaires appelés à faire revivre l'esprit des Sept, des fiches où le visiteur et sa progéniture laissent à la postérité un dessin ou un message, substantifique centre de leurs impressions. En quelque sorte une version muséale des techniques de la ligne ouverte sportive qui aurait été revue et corrigée par les didacticiens du cri primal. Comme prévu, le directeur du Musée, Maxwell Anderson, a expédié les critiques aux géhennes de «l'élitisme» en affirmant, argument terminal, que 125 000 personnes ont visité *Oh! Canada* pendant une dizaine de semaines. A ce compte, il en aurait attiré plus s'il avait ajouté des machines à sous, il doit y songer.

L'AGO n'est en retard que d'une vingtaine d'années sur les pédagogues qui, sous prétexte de démocratiser l'accès à l'art, ont assuré tout un chacun que l'expression de son vécu valait bien celle d'un Picasso et, dans ce cas, d'un Lawren S. Harris ou d'un Arthur Lismer. Ce faisant,

le musée trivialisait certes le travail de l'artiste, sa lente gestation, ses incertitudes, sa lutte contre l'adversité, dont l'exposition elle-même témoigne avec force. Mais l'AGO a franchi un cran de plus dans la corruption de l'œuvre d'art en la mettant au service d'une idée politique, celle de l'unité du Canada. Je ne connais pas de musée d'art, ici ou ailleurs, qui ait jamais accepté une telle subversion de sa fonction. Que les critiques torontois ne se soient pas scandalisés de cette conscription tout autant que de la transformation de l'AGO en marché aux puces intellectuelles, on ne peut que l'attribuer au bourgeois post-référendaire ou s'enliser aujourd'hui les meilleurs esprits.

Le Groupe des Sept et ses travaux, en plus d'être réduits au statut de carte postale, ont servi d'amorce à une sorte de grande fête à la guimauve à propos du Canada. Ces artistes, nous donne-t-on à comprendre, étaient certes en recherche d'une esthétique moderne, mais s'ils ont mérité de la patrie, c'est surtout pour avoir contribué à l'émergence d'une «conscience nationale» en peignant des paysages bien canadiens. Il s'agit donc de faire vibrer à nouveau la corde, et de voir si l'art pourrait servir la même cause aujourd'hui. Les visiteurs, qui deviennent une sorte de *focus group* pour le compte d'on ne sait qui, doivent méditer de toutes les façons sur l'identité canadienne. Dans les trois salles où ils sont incités à causer à l'écran ou par écrit, les murs sont couverts d'interrogations profondes, du genre suivant: «C'est quoi une nation? Les gens? Les histoires? La terre? Qui sommes-nous? A qui songez-vous lorsque vous pensez à des héros canadiens? Existe-t-il des traits

canadiens distinctifs? Quelles différences nous séparent? Comment la géographie influe-t-elle sur le caractère national?»

Insignifiant, direz-vous. Certes, et le résultat est d'une incalculable naïveté. Les enfants racontent que leurs parents sont leurs héros, et leurs parents racontent que le Canada, c'est «la force, la compassion, et le respect pour tous», comme si la Norvège, la France ou l'Autriche ne pouvaient en dire autant. Mais imaginons un instant que l'équivalent de l'AGO ici, le Musée du Québec par exemple ou le Musée des beaux-arts de Montréal, se soit lancé dans un «projet» semblable en substituant le mot «Québec» au mot «Canada». Relisons les questions qui harcèlent les visiteurs: les directeurs de ces établissements ne seraient-ils pas sortis vivants du procès qu'ils auraient eu à subir pour avoir subordonné l'art à une réflexion non seulement nationale mais fiévreusement nationaliste.

Au sous-sol de l'AGO, à côté de la cafétéria et des petits coins, on pouvait trouver le seul volet québécois de *Oh! Canada*, une série de photographies de Serge Clément, prises à Montréal durant les quatre jours qui ont précédé le référendum. Du beau travail, dans le style *urban decay* en noir et blanc qui fait actuellement fureur en Amérique du Nord. Mais du travail détourné de son sens, une autre conscription: le sombre souterrain du séduisant Canada qu'on exalte aux étages, son chance menaçant, c'est ce triste Québec où mijotent on ne sait quelles décadences. Voilà où en est l'AGO, qui ne résume surtout pas le Canada culturel intelligent, mais qui l'éclabousse.

MUSIQUE CLASSIQUE

Faire corps avec le piano

Lee Pui Ming ouvrira jeudi le Festival international de musique actuelle de Victoriaville

MARIO CLOUTIER
LE DEVOIR

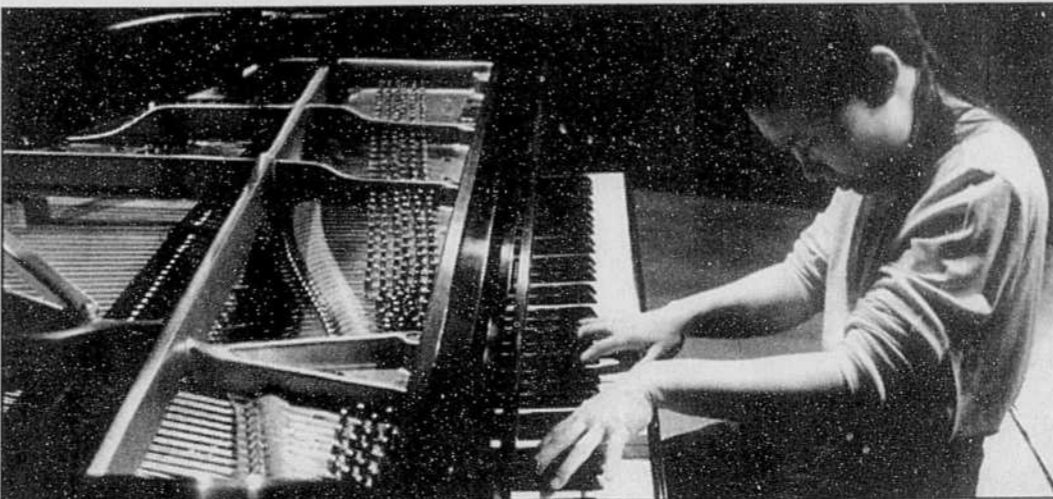
Trouver sa voie et sa voix, tel est le destin de tous, y compris des créateurs. Décider, parfois, entre créer soi-même ou être un instrument dans les mains d'un autre. Tout dépend de la personnalité et des besoins profonds de l'artiste.

Il y a près de dix ans, la pianiste originaire de Hong-Kong et vivant à Toronto, Lee Pui Ming, décidait d'écrire sa propre musique. Choc? Rupture? Changement brutal? À l'époque, il ne lui restait que trois concerts pour terminer son doctorat en interprétation avant d'entreprendre une carrière de soliste, mais le geste était inévitable et irrévocable.

«Ce ne fut pas une décision prise sur un coup de tête. Au contraire, je suis quelqu'un qui prend beaucoup de temps pour se décider, qui peut rester dans une situation très longtemps. Mais j'étais fatiguée de lire et de jouer la musique des autres.»

Elle qui joue du piano depuis l'âge de trois ans et dont la formation a duré plus de 20 ans ne renie pas pour autant la musique classique. «Tout ce que je sais vient de ce que j'ai appris. J'utilise ma formation dans tous les aspects de mon travail et j'aime toujours jouer les grands compositeurs.»

Mais le besoin de s'exprimer était plus fort que tout. L'expression est d'ailleurs au centre de toute sa démarche, d'improvisatrice et de directrice d'un ensemble qui joue, sauf la pianis-



La pianiste Lee Pui Ming.

PHOTO LAI WAN

te, avec des instruments traditionnels chinois, le Lee Pui Ming Ensemble. Avec ses cinq musiciens, la musicienne de 39 ans ouvrira jeudi le Festival international de musique actuelle de Victoriaville.

«Nous jouons ensemble depuis 1992, lorsque nous avons été présentés au Vancouver Folk Festival. Ils ont l'habitude là-bas de rassembler des musiciens qui ne se connaissent pas pour les faire jouer ensemble. J'ai donc interprété avec le Chinese Music Ensemble une pièce d'un opéra chinois que nous connaissons tous. J'ai compris tout de suite qu'il serait intéressant de voir ce que pourrait donner l'utilisation de ces instruments traditionnels

dans un autre contexte.»

Un projet prend forme, mais en raison des distances, qui ont toujours de l'importance en cette terre canadienne quoi qu'on en dise, Lee Pui Ming a finalement écrit toutes les pièces du groupe qui seront finalement enregistrées en 1994 sur le DC *Nine-Fold Heart*. Ce magnifique album cultive les qualités expressives contemporaines de la musique chinoise traditionnelle, tout en l'éloignant de son caractère «muséal».

«Au départ, explique Lee Pui Ming, les musiciens jouaient avec moi pour le *job*, pour l'argent. Ils ne savaient pas trop où tout ça s'en allait. Maintenant, je crois qu'ils prennent plaisir à notre recherche de

nouvelles sonorités et dans le fait d'étendre les possibilités de leur instrument.»

La création chez Lee Pui Ming tient dans ce défi même, dans cette relation organique qu'elle entretient avec son propre instrument, le piano. Elle peut aller jusqu'à insérer des ustensiles à l'intérieur de l'instrument, mais il ne s'agit pas là d'un truc pour épater la galerie ou d'une mise en scène.

«Je cherche en fait à repousser les limites de l'instrument pour exprimer ce que je veux exprimer. Je ne veux pas choquer ou faire des choses étranges. Mais je ne laisse pas les limites du piano m'arrêter. Je veux aller voir jusqu'où un instrument acoustique peut m'amener, parce qu'il ne m'intéresse pas d'utiliser des gadgets électroniques.»

Ce travail expérimental, s'il en est un, n'aura jamais de cesse. D'autant plus que les résultats ne sont pas entièrement contrôlés ou contrôlables. Lee Pui Ming s'amuse à jouer au chat et à la souris avec le processus qui prend naissance dans la tête du créateur pour aboutir éventuellement à l'oreille de l'auditeur.

«Ce qu'un musicien imagine dans sa tête ne correspond pas complètement à ce qu'entend le spectateur. C'est ça le défi. On ne peut pas tout contrôler, mais au-delà de la frustration et des compromis, je veux continuer d'essayer.»

Discographie

Strange Beauty, piano solo, Dorian Recordings (1994)
Nine-Fold Heart, Lee Pui Ming Ensemble, Pochee Records (1994)
Ming, voix et piano, Pochee Records (1994)

La musique de Terezin à Montréal

En 1941, les nazis allemands envoient un convoi de juifs pour transformer la ville de Terezin, en République tchèque, en camp de concentration. On retrouvait là certains artistes, écrivains et musiciens qui y créèrent bientôt une véritable vie culturelle. Des instruments musicaux furent introduits en fraude dans le camp et les prisonniers donnaient des concerts en secret dans les baraques.

Lundi, à la salle Pierre-Mercure, Charles Dutoit dirigera une formation composée par des musiciens de l'OSM dans un programme constitué d'œuvres entendues dans le camp de Theresienstadt pendant la Deuxième Guerre mondiale. Trois raretés en une, donc: Charles Dutoit en salle à Montréal mais à l'extérieur de la Place des Arts, l'OSM en formation réduite et une musique méconnue.

Ce concert qui s'annonce émouvant conclura la première série annuelle des Radio-concerts du Centre Pierre-Péladeau. On entendra le *Trio pour violon, alto et violoncelle* de Gideon Klein, instruments respectivement joués par Richard Roberts, Neil Gripp et Patrick Binford. Il s'agit de la dernière composition de Klein dont il termina le troisième mouvement neuf jours avant sa déportation à Auschwitz.

Ensuite, Charles Dutoit dirigera son mini-OSM dans le *Concerto pour violon et instruments à vent op. 12* de Kurt Weill, le compositeur attitré du dramaturge Bertolt Brecht. La soliste sera la violoniste Chantal Juillet. Mme Juillet a récemment enregistré chez Decca des œuvres de Goldschmidt, Korngold, Krenek et Weill dans le cadre de la collection Entartete Musik — musique bannie par le Troisième Reich.

La deuxième partie du concert sera consacrée à *Brundibar*, un opéra pour enfants en deux actes d'Hans Krasa. La mise en scène est de la comédienne Julie Vincent et la scénographie de Michelle Laliberté. Le chœur d'enfants du FACE Treble Choir, préparé par son fondateur Iwan Edwards, chef des chœurs de l'OSM, y participera également.

Parmi les activités musicales du camp de Theresienstadt, *Brundibar* avait une importance toute particulière. Par leur spontanéité, les jeunes chanteurs ont fait de cet opéra un événement incontournable pour la majorité des habitants de Terezin. Quant à lui, le compositeur Hans Krasa est mort à Auschwitz en 1944.

Le concert de lundi est une belle et noble idée, donc. Le fait que Terezin ait été le théâtre d'une importante activité artistique, et en particulier musicale, témoigne du courage des déportés et de la surprenante capacité de l'âme humaine à conserver son pouvoir d'élévation dans les conditions les plus abjectes. Elle tient aussi à des circonstances d'une cruelle ironie.

M. C.



Charles Dutoit

I MUSICI

Artiste invitée
MARISA TANZINI, piano

Mikhaïl Glinka *Valse - Fantaisie en si mineur*
W. A. Mozart *Concerto pour piano n° 9 en mi bémol majeur, K. 271 «Jeunehomme»*
Mikhaïl Glinka *Kamarinskaya*
Piotr I. Tchaïkovsky *Suite n° 4 «Mozartiana», op. 61*

Billets: 18,50 \$ 14,50 \$ 13 \$
Taxes et redevances en sus

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Le jeudi
16 mai, 20 h

842-2112

NORTEL
Commanditaire principal
Saison 1995-1996

Le Groupe
M. Lefebvre

Une création québécoise présentée par La Veillée

Zanzibar

d'Hélène Boivin
Mise en scène Robert Reid

avec France Rolland et Roxanne Boulianne

Compagnons: Normand Hamel, Charlotte Rouleau, Philippe Laliberté, Mateusz Strycki

«Ce que j'ai apprécié c'est d'abord et avant tout, l'écriture d'Hélène Boivin... la maîtrise de la langue... elle alterne les niveaux de langage... C'est grave, dramatique, y a des pointes d'humour. France Rolland est très solide, beaucoup d'aplomb, beaucoup de maturité dans son rôle... Roxanne Boulianne est très énergique... j'ai aussi apprécié la rigueur de Robert Reid dans sa mise en scène... C'est bien fait, c'est bien mené.»
B. Michaud, *Art-La-Loi*

«J'ai été agréablement surpris de ce spectacle... d'abord étonné par la qualité d'écriture poétique d'Hélène Boivin.»
M. Harvey, *CIBL*

«... par moment le texte est beau avec des grandes envolées lyriques... il y a plusieurs niveaux de langage... Roxanne Boulianne incarne Claude avec beaucoup de vigueur.»
C. Montessuit, *Le Journal de Montréal*

«... Robert Reid fait preuve d'imagination... beaucoup de talent de sa part... très belle lecture.»
C. Le Roux, *Radio Ville-Marie*

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

1371, rue Ontario est
Réservations: 526-6592
Admission: 790-1245

Lulu

de Frank Wedekind
TEXTE FRANÇAIS: PAUL LEFEBVRE
MISE EN SCÈNE DE DENIS MARLEAU

tnm

Profitez de nos tarifs prévente 871-2224

AVEC SYLVIE DRAPEAU GÉRARD POIRIER
ROBIN AUBERT CARL BÉCHARD CHANTAL BISSON PIERRE CHAGNON
HENRI CHASSÉ PIERRE COLLIN ALAIN FOURNIER MARTIN LAROCQUE
CAROLINE LAVIGNE PIERRE LEBEAU DIDIER LUCIEN MARIE MICHAUD
CHRISTIANE PASQUIER JACQUES DROUIN CLAUDE HAMEL

et les concepteurs CLAUDE GOYETTE FRANÇOIS ST-AUBIN GUY SIMARD
DENYS BOULIANNE PHILIPPE POINTARD ANGELO BARSETTI

Assistance à la mise en scène MICHELE NORMANDIN Régie CLAUDE LEMELIN

Une présentation BANQUE NATIONALE

MONUMENT-NATIONAL
1182, boul. Saint-Laurent
Réservations: 871-2224

DU 14 MAI AU 8 JUIN 1996
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
en coproduction avec le THÉÂTRE UBU

Admission: 790-1245 Du mardi au vendredi 20 h, samedi 16 h et 21 h

LE DEVOIR MEDIA/COM



Bill et Jo tentent d'échapper à la menaçante tornade....

Beau coup de vent

TWISTER (TORNADO)

Réalisation: Jan de Bont. Scénario: Michael Crichton et Anne-Marie Martin. Avec Helen Hunt, Bill Paxton, Jami Gertz, Cary Elwes. Image: Jack N. Green. Musique: Mark Mancina. Au centre Eaton (v. o.) et au Berri (v. f.).

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Elle était bien attendue, cette première production de la nouvelle compagnie de Spielberg et Cie. D'autant plus attendue qu'il s'agit d'une réalisation de Jan de Bont à qui on doit *Speed*, sur un scénario en partie écrit par Michael Crichton, l'auteur de *Jurassic Park*, et qu'elle promettait une kyrielle d'effets spéciaux particulièrement imposants. Voici donc *Twister* sur nos écrans, variations

sur le thème du cyclone, qui entraînera le spectateur avec un groupe de chasseurs de tornades, au cœur des éléments déchaînés.

L'ennui, c'est que ce film d'effets spéciaux, souvent réussis, pêche par une immense faiblesse de scénario. On se demande pourquoi, alors que tant d'argent (85 millions US) furent engloutis dans ces seuls effets spéciaux, l'équipe n'a pas investi quelques sous de plus dans le scénario et des dialogues cohérents. Mais l'histoire paraît ici bien accessoire.

Elle met en scène deux groupes de chercheurs scientifiques experts en tornades, qui veulent tester les appareils concurrents mis au point pour mesurer l'intensité du monstre à l'heure où le cyclone des cyclones frappe l'Oklahoma. Jo (Helen Hunt) avec son équipe entraîne dans la

chasse au cyclone son mari Bill (Bill Paxton) un météorologue qui veut divorcer et refaire sa vie avec une nouvelle épouse, tandis que l'équipe rivale les talonne sur les chemins du sinistre.

Les effets de cyclone sont souvent saisissants, surtout quand la trompe se rapproche, décapite les maisons, fait voler les vaches comme dans des tableaux de Chagall, écrasait les salons et les chambres à coucher telles des maquettes de carton et englutit les humains avec grands fracas. Ça se gâte quand le cyclone est capté de loin. La trompe cotonneuse ne convainc personne et paraît bien truquée. Le public a vu d'authentiques tornades tant et plus sur son petit écran. Il détectera ici le chiqué. Mais une fois aspiré par l'œil de la bête, la puissance des éléments crée l'écran.

On n'en dira autant ni de l'histoire, ni du jeu très mince des comédiens. Plutôt que des scientifiques convainquants, ceux-ci ont l'air d'une bande d'adolescents amateurs de sensations fortes, bronzés, bien roulés et pas très fûtés, à peu près insensibles d'ailleurs aux tragédies, pertes de vie, destruction de tous les biens, suscités par le passage de ces cataclysmes. Seule Helen Hunt par son charisme surmonte dans une distribution anémique que ne relève pas la molle prestation de Bill Paxton en faible mâle qui doit compter sur ses femmes pour prendre toutes les décisions modifiant le cours de sa vie.

Les ficelles sont grosses, les symboles appuyés — les méchants ont tous des voitures noires — et l'histoire d'amour bête. La pauvre nouvelle épouse est appelée dès le départ à disparaître en se voyant à jamais oubliée, tandis que l'intrépide rivale triomphera de tous les obstacles. Les liens de l'intrigue sont apportés à la va comme je te pousse et tout arrive toujours au moment opportun. A l'heure de venir signer des papiers de divorce, le cyclone se déchaîne, les deux appareils destinés à en mesurer l'ampleur sont prêts juste à temps et au même moment, etc., etc.

Restent quelques scènes vraiment saisissantes de nature en fureur qui sont la justification d'un film sur lequel l'histoire fut plaquée sans conviction. Mais pourquoi les prouesses techniques devraient-elles s'asseoir à tout prix sur une absence de scénario structuré? On pense à *Raiders of the Lost Ark* de Spielberg où l'humour, la bonne histoire venaient au renfort de cette quête d'effets et nourrissaient l'ensemble. C'est dans le mariage réussi du fond et de la forme que naissent les films cultes. *Twister* ne passera jamais pour sa part l'épreuve du temps. Il fera courir les foules quelques mois, récoltera peut-être l'oscar des effets spéciaux et disparaîtra bien vite de la mémoire cinéphilique.



PHOTO WARNER

... et se réconcilient peu de temps après.

«APRÈS LE MYSTÈRE PICASSO, VOICI LE MYSTÈRE ANTONIONI. LA CLÉ DE CE MYSTÈRE, C'EST LE DÉSIR...»
LUC PERREAULT, LA PRESSE

PAR-DELÀ LES NUAGES
UN FILM DE MICHELANGELO ANTONIONI

ALLIANCE

CITE 13

COMPLEXE 288-3141
DES JARDINS

★ ★ ★ ★ ★

L'enfant Noir
un film de LAURENT CHEVALIER
d'après le roman de Camara Laye
«L'enfant Noir» (éditions Plon)

PARISIEN 866-3856
409 Ste-Catherine St.

prima film

«Hilarant, décapant, irrésistible.»
-France-Soir
«...une machine à gags poussée au maximum de son régime par le stupéfiant Benigni.»
-Libération
«Une comédie désopilante»
-Le Canard Enchaîné
«Une réussite»
-L'Événement du Jeudi

ROBERTO BENIGNI • MICHEL BLANC • NICOLETTA BRASCHI

LE MONSTRE
Un film de Roberto Benigni

MAINTENANT À L'AFFICHE

PARISIEN 866-3856
409 Ste-Catherine St.

LOEWS 861-7437
954 Ste-Catherine St.

LE MIRAGE 324-CINE
9488 boul. Lacordaire

VERSION FRANÇAISE V.O. ITALIENNE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

Rire gras en vue

LE MONSTRE

Réalisation: Roberto Benigni. Scénario: Vicente Cerami, Roberto Benigni. Avec Roberto Benigni, Michel Blanc, Nicoletta Braschi, Dominique Lavanant, Jean-Claude Brialy, Franco Mescolini. Image: Carlo di Palma. Musique: Evan Lurie. Au Loews (v. o. s-t. a.) Parisien (v. f.).

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

L'italien Roberto Benigni procède des comiques comme Chaplin, Keaton, de Funès, Tati ou Allen qui se mettaient eux-mêmes en scène, cinéastes, scénaristes, acteurs. Que le film soit bon ou mauvais, ces hommes-orchestres ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes à l'heure du résultat. Dans *Le Monstre*, il se donne la vedette en bizarre fauché dont les agissements loufoques, par le biais de quiproquos de vaudeville, le font confondre avec un espèce de Jack l'éventreur qui viole, démente et assassine les femmes.

Comme Chaplin dans *Monsieur Verdoux* ou Chabrol dans *Le Fantôme du chapelier* (inspiré de Simeon), Benigni s'est laissé fasciner par le personnage du tueur en série. Le thème est par ailleurs de plus en plus en vogue, et le cinéma surtout américain est depuis quelques années obsédé littéralement par les *serial killers*. Mais ici Benigni traite le sujet sur le mode ludique et distancié, selon l'ancien moule en somme. Ce qui n'en fait pas un très bon film pour autant. Plutôt une comédie vraiment facile, souvent vulgaire, primaire et invraisemblable.

Il n'est pas avare de ses mouvements, Roberto Benigni. Burlesque jusqu'au bout des ongles, sautant d'un gag à l'autre, regardant avec délectation les fesses des filles et échappant des cigarettes dans ses pantalons avec force grimaces comico-lubrifiantes.

Son personnage en fait beaucoup trop. Il s'agite, se tortille, parle fort, se contorsionne. Il en devient irritant, énervant, et on s'ennuie de Tati qui savait faire rire avec une sobriété de mouvements. Sinon on évoque de Funès pour les grimaces, Pierre Richard pour une certaine ressemblance physique et le personnage du gaffeur distrait dont les deux acteurs ont fait leur marque de commerce. Et on constate que d'un film à l'autre, Benigni devient de plus en plus hystérique. Là où dans *Johnny Stecchino*, il conservait une certaine mesure, cette fois, c'est la cavalcade, surtout dans la première partie du film où il campe une sorte de Gaston Lagaffe en perpétuelle gestulation.

Sa contrepartie féminine (Nicoletta Braschi) incarne une auxiliaire de police qui décide de jouer les appâts pour attirer le monstre. Elle devient sa colocataire, se promenant en petite tenue, histoire de déchaîner ses instincts les plus bas et trouver des preuves pour l'accabler. Rien de très subtil ici, comme elle s'exhibe les jambes écartées, à moitié ou franchement nue. Les gags succèdent

aux gags, les quiproquos s'enchaînent à la queue leu leu. Plus ça va, moins on se pique de vraisemblance. Trouver des preuves deviendra subitement accessoire, à l'heure où une chasse à l'homme sera déclenchée, en mettant la télé, les médias à contribution et la photo du faux monstre partout.

On ne peut pas dire que Benigni tire partie des grands acteurs français qu'il a mis de sa distribution. Michel Blanc en psychiatre de caricature qui essaie de coller ses théories au profil du tueur sadique et surtout Jean-Claude Brialy dans le rôle exsangue du propriétaire de logements sans cœur et sans âme voient leur potentiel sous-utilisé à un point qui afflige. Comme si Benigni ne savait que se mettre en valeur lui-même, et hormis une partenaire féminine qui constitue aussi un faire-valoir, voulait se garder la vedette pour lui seul.

En fait, ceux qui trouvent l'acteur drôle seront sans doute heureux de le voir aussi omniprésent et agité, mais malheur à ceux qu'il énerve, car ses tics et ses gaffes occupent toute la scène dans cette comédie pas très fine où le rire gras surmène.



PHOTO ARCHIVES

Roberto Benigni se met en scène dans *Le Monstre*.

Sortie de placard

THE CELLULOID CLOSET

Documentaire écrit et réalisé par Rob Epstein et Jeffrey Friedman. Narration: Lily Tomlin, sur des textes d'Armistead Maupin. Avec notamment Tony Curtis, Whoopi Goldberg, Armistead Maupin, Richard Dyer, Gore Vidal, Paul Rudnick, Jay Presson Allen, Susie Bright, Harvey Fierstein, Susan Sarandon. Image: Nancy Schreiber. Montage: Jeffrey Friedman, Arnold Glassman. Musique: Carter Burwell. Etats-Unis, 1995, 102 min. Au centre Eaton.

MARTIN BILODEAU

Documentaire passionnant et passionné que ce *Celluloid Closet* librement adapté de l'essai éponyme du défunt Vito Russo, publié en 1981. Le livre, comme le film duquel

il s'inspire, se veut une vue panoramique et récapitulative de la représentation de l'homosexualité dans le cinéma hollywoodien. Un tableau démonstratif — plutôt qu'une analyse étayée d'hypothèses — consacré à l'étude du personnage homosexuel, perçu à travers les préjugés d'une industrie qui a su imposer au public sa propre perception du phénomène.

Les réalisateurs Rob Epstein et Jeffrey Friedman (*The Times of Harvey Milk*, *Common Threads: Stories from the Quilt*) ont puisé dans le corpus hollywoodien une centaine d'exemples éloquentes, remontant jusqu'à 1895, année où le studio de Thomas Edison a filmé deux hommes tendrement enlacés. Depuis ce point d'ancrage jusqu'à *Philadelphia*, Epstein et Friedman nous

promènent à travers un siècle d'images, un siècle de perception distordue, tour à tour fantaisiste, tragique, défaitiste, dangereuse, rarement célébrée, illustrée à travers des extraits de films dont la palette s'étend des orientalistes («Doris Day Movies» (*Pillow Talk*, *Calamity Jane*) jusqu'aux productions consacrées au sujet (*The Boys in the Band*, *Making Love*), en traversant les évocatrices saynètes de Laurel et Hardy, la noirceur des années de guerre (*Rebecca*, *The Maltese Falcon*) et la grandeur des drames historiques (*Queen Christina*). Outre quelques oublis notoires — dont le réputé *Midnight Cowboy* de John Schlesinger ou, dans un genre plus souterrain, *Reflection in a Golden Eye* de John Huston —, les extraits de films, tous éminemment pertinents, se suivent et se répètent dans ce placard autrement bien rangé.

Ces illustrations sont entrecoupées de commentaires, le plus souvent judicieux, des vedettes de l'écran (Whoopi Goldberg, Susan Sarandon, Tom Hanks, etc.) qui ont permis le financement du film et qui embrassent la cause sans faire d'éclaboussures. Certains historiens du cinéma, dont Richard Dyer et Susie Bright, certains écrivains-dramaturges, dont Armistead Maupin (*Tales of the City*) et Harvey Fierstein (*Torch Song Trilogy*), certains scénaristes, dont Stewart Stern (*Rachel, Rachel*) et Gore Vidal (*Suddenly Last Summer*, *Ben-Hur*), remplissent les fissures et cimentent le film en un exposé cohérent.

Produit par la chaîne de télévision HBO, ce film riche en anecdotes et fort bien documenté parvient, par son rythme soutenu et l'intérêt que suscitent les intervenants, à faire oublier la mise en scène peu imaginative d'Epstein et Friedman. Peut-être était-ce dans le but que la forme se fasse discrète et permette aux témoignages et aux images — rattachées sans liens forcés et sans que les coupures ne soient apparentes — de couler naturellement, comme une idée qui s'impose peu à peu.

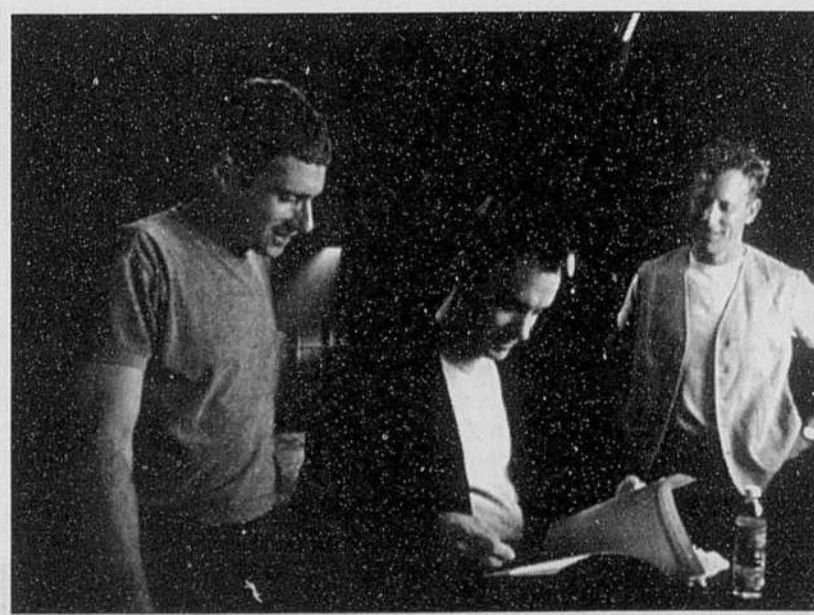


PHOTO NORSTAR

Une scène de *Celluloid Closet*.

OMNIBUS

Conception et interprétation
Francine Alepin
Jean Asselin
Jean Boillard
Denise Boulanger
Catherine De Sève
Diane Dubeau
André Fortin
Jacques Le Blanc
Denys Lefebvre
Marie Lefebvre

choses vues à la halte

à partir de 12 tableaux de Jaber Lutfi
Scénographie
Anick La Bissonnière
Costumes
François Barbeau
Éclairages
André Naud
Régie
Colette Drouin

21 mai au
15 juin - 20h30

Pour les spectacles du 22 au 25 mai seulement
billets en vente à 10 \$
à la Librairie Gallimard
5700 boul. St-Laurent
Téléphone: 499-2012

Réservations:
521-4191

billets: 15 \$

espace libre

1945, rue Fullon

«Un des dix meilleurs films de l'année.»
Time Magazine

LES SILENCES DU PALAIS

COMPLEXE 288-3141
DES JARDINS

version originale avec sous-titres français

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★: très bon
 ★★: bon
 ★: quelconque
 ☆: très faible
 (C) : pur cauchemar

HEIDI FLEISS: HOLLYWOOD MADAM

★★★ 1/2
 De Nick Broomfield. Ce documentaire brillant doublé d'un effronté impénitent est parvenu à s'introduire dans un monde auto-protégé de Beverly Hills pour tenter de faire la lumière sur les circonstances qui ont conduit Heidi Fleiss en prison pour proxénétisme. Ce documentaire-miroir est truffé de révélations inédites et de témoignages surprenants, dont celui de Heidi Fleiss elle-même qui, à l'époque du tournage, attendait son verdict. Construit comme un habile suspense, ce film révèle un monde tordu et malsain qui fait peur à voir. Au Cinéma du Parc.

Martin Bilodeau

FARGO

★★★ 1/2

Le dernier-né des frères Coen fait un retour à la première manière, simple, percutante, épurée de *Blood Simple*, loin des effets spectaculaires de leurs dernières productions. *Fargo* est un polar féroce et désopilant, racontant l'enlèvement d'une femme orchestré par son mari pour toucher la rançon du beau-père. Étude de mœurs implacable des Américains kitsch de Minneapolis (la ville natale des Coen), profils croustillants, l'humour s'y marie à l'horreur dans un suspense ficelé au poil. Un grand cru. Au Faubourg.

Odile Tremblay

FLIRTING WITH DISASTER

★★★ 1/2

David O. Russell, un jeune cinéaste américain qui vient des ligues indépendantes, signe une comédie vraiment drôle, *road movie* sur les malheurs et les quiproquos entourant une histoire de retrouvailles. Voici les mésaventures d'un jeune marié qui, avec épouse, bébé et travailleuse sociale, traverse l'Amérique en quête de ses parents naturels. Le film, tourné avec nervosité et humour, brosse des portraits désopilants d'Américains typés et loufoques, pendant que le rêve du parent idéal en prend pour son rhume. Au Faubourg.

O. T.

THE CELLULOID CLOSET

★★★ 1/2

Voir critique en page B4

LES SILENCES DU PALAIS

★★★ 1/2

De la cinéaste tunisienne Moufida Tlatli. Un beau film porté par de lancinants chants arabes. A travers l'émouvante évocation de la vie des servantes et courtisanes des anciens beys dans la Tunisie des années 50, c'est la condition féminine asservie qui est abordée avec en fond de scène le grondement de la révolution. Des dialogues parfois un peu faibles et un style pas encore complètement maîtrisé, mais une lenteur prenante, des non-dits éloquents, une finesse et une grâce. Au Complexe Desjardins.

O. T.

ANTONIA'S LINE

★★★ 1/2

Une merveilleuse chronique de village racontée et filmée par la Hollandaise Marleen Gorris. Le film, qui vient d'obtenir l'Oscar du meilleur film étranger à Hollywood, suit trois générations de femmes des années 40 à la fin des années 80, dans un coin rural des Pays-Bas. Ces dames sont résolument non conventionnelles. Elles n'en font qu'à leur tête, aiment qui bon leur semble et recueillent toutes les âmes perdues du lieu, simple d'esprit, philosophe misanthrope, etc. Ce qui donne l'occasion d'une merveilleuse galerie de portraits. Drôle, un brin subversif, d'un féminisme tissé d'humour et de générosité. Au Loews.

O. T.



Les Grands Ducs, de Patrice Leconte.

PHOTO ARCHIVES

JANE EYRE

★★★

De Franco Zeffirelli. Adaptation polie du célèbre roman victorien de Charlotte Brontë, cette production somptueuse est à la remorque des événements et reste extérieure aux personnages. Jane Eyre (Charlotte Gainsbourg) est la nouvelle gouvernante dans un manoir appartenant au ténébreux M. Rochester (William Hurt). Un rapport amoureux naît entre eux, rapport qui les conduira devant l'autel. D'excellents interprètes défendent cette histoire enjolivée par l'approche impressionniste de Zeffirelli. À l'Égyptien.

M. B.

PAR-DELÀ LES NUAGES

★★★

Le dernier film de Michelangelo Antonioni a été réalisé avec l'aide de Wim Wenders, à l'heure où le vieux maître italien, diminué physiquement, aphone, octogénaire, ne peut mener la barque tout seul. Il s'agit d'une oeuvre à sketches qui aborde des rapports amoureux. Une forte distribution mais exploitée conventionnellement, une caméra très belle sur des sketches un peu vides qui restent en suspens et ne vont pas au bout d'eux même. Comme si le vieux maître était en flottage entre vie et mort. Au Complexe Desjardins.

O. T.

L'ENFANT NOIR

★★★

Ce film pour toute la famille, signé Laurent Chevallier, est adapté libre-

ment du roman de Camara Laye. En Guinée, on suit le parcours initiatique d'un jeune garçon élevé aux abords de la brousse, qui part étudier dans la grande ville. Un film lent qui capte avec beaucoup de grâce les gestes du quotidien, les expressions des visages et aborde mine de rien les conflits sociaux dans cette société polygame où les droits des femmes sont bafoués. Des acteurs non professionnels souvent touchants, parfois un peu gauches, des longueurs, mais beaucoup de sensibilité. Au Parisien.

O. T.

LES GRANDS DUCS

★★★

Cette comédie de Patrice Leconte donne la vedette à trois ténors français, Philippe Noiret, Jean Rochefort et Jean-Pierre Marielle, ici travestis en comédiens sur le retour, ratés, cabotins qui décrochent des rôles dans une pièce de boulevard de dernier ordre au titre évocateur: *Scoubidou*. De péripéties rocamboliques en ma-gouilles, cette farce burlesque ne fait pas toujours dans la dentelle. N'eût été de la présence de ces chevrons, elle tiendrait de la comédie facile. Mais le triumvirat, à coups de pitreries, nous fait rire. On en pardonne la composition invraisemblable de Michel Blanc en vilain producteur et les dialogues pas toujours à la hauteur. Au Complexe Desjardins.

O. T.

LE COMMENT ET LE POURQUOI

★★★

De Ventura Pons. Ce film d'une rare élégance formelle, inspiré de nouvelles de l'écrivain catalan Quim Monzo, se divise symétriquement en 15 saynètes différentes, chacune abordant un thème relié aux rapports amoureux (la volonté, le doute, la jalousie, etc.). Quelques moments très drôles, d'autres merveilleusement émouvants, ponctuent ce film au traitement inégal, parfois froid et prétentieux. Le film atteint son sommet avec la performance de l'excellente Rosy De Palma — connue pour ses rôles dans les films d'Almodovar. Au Dauphin.

M. B.

TWISTER

★★ 1/2

Voir critique en page B4

LE MONSTRE

★★

Voir critique en page B4

RÉPERTOIRE



SOURCE CHRONIQUE DU CINÉMA

Quai des brumes, troisième film de Carné et Prévert.

TOUJOURS AMOUREUX DE CARNÉ ?

Les amoureux de Marcel Carné s'en donneront à cœur joie cette semaine, alors que le Conservatoire d'art cinématographique, qui poursuit sa rétrospective consacrée au plus célèbre cinéaste français vivant, présente *Hôtel du nord* (ce soir, 19h), *Quai des brumes* (demain, 21h) et *Les Enfants du paradis* (mercredi, 20h). Ces films constituent le noyau dur de l'œuvre de Carné, ses plus grandes réussites, passées à l'histoire grâce à leur intelligence, leur raffinement, leur poésie, et tant de belles qualités qui nous échappent. D'aucuns se souviennent de célèbres répliques qui en sont issues: «Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère» à immortaliser *Hôtel du Nord* (1938) et la merveilleuse Arletty: «Tas d' beaux yeux, tu sais», a pour sa part scellé sur l'écran-témoignage l'union Gabin-Morgan. La rétrospective se poursuit la semaine prochaine — on en reparle.

M. B.

KASSOVITZ ET MÉTISSE

Métisse, le premier long métrage de Mathieu Kassovitz (1993) jusqu'à maintenant inédit ici, est présenté ce soir (21h15), en exclusivité, dans le cadre du Festival du film juif de Montréal. Un film précédé d'une rumeur favorable — intitulée *La Haine* — que de nombreux cinéphiles ne voudront pas manquer. Avec Kassovitz lui-même (excellent acteur, qu'on a pu voir dans le très beau *Regarde les hommes tomber*), Hubert Koundé (vu dans *La Haine*) et Julie Maudeuch, qui interprète une jeune femme enceinte partagée entre ces deux hommes qu'elle aime. Comédie sur fond de critique sociale, triangle amoureux en dégradé de couleurs, *Métisse* est sans doute le film à voir ce week-end. Incidemment, le film risque d'être présenté à guichets fermés dans la petite salle du Cinéma ONF (1564 rue Saint-Denis).

M. B.

LES MUSTS

UNDERGROUND

★★★★ 1/2

Cette fresque délectante remontant quarante ans d'histoire yougoslave et culminant sur la tragédie bosniaque est orchestrée magistralement par le cinéaste du *Temps des géants*. Emir Kusturica signe ici son grand œuvre, un film hautement baroque et allégorique où un tyran enferme des gens dans un souterrain pendant qu'il fait la noce au-dessus et se rit de leurs souffrances. Des longueurs, mais un souffle puissant, des scènes d'anthologie et disons-le du génie, porté par une œuvre magique, habitée, un raz de marée d'images et de symboles. Le cinéaste yougoslave affirme qu'il signe avec *Underground* son dernier film. Au Centre-ville (v.f.)

O. T.

DEAD MAN WALKING

★★★★ 1/2

On sort comotionné de ce bouleversant *Dead Man Walking*. Deuxième long métrage du comédien Tim Robbins, d'une maîtrise exceptionnelle, tiré d'une histoire vécue, il raconte le rapport entre une religieuse et un condamné à mort pour meurtre et viol qu'elle accompagnera jusqu'à son exécution dans le pénitencier de La Nouvelle-Orléans. Magistralement interprété par Susan

Sarandon (Oscar de la meilleure actrice) et surtout Sean Penn dans la peau du criminel endurci, irrécupérable et pourtant fragile, filmé avec respect, sensibilité, humanité supérieure. *Dead Man Walking* évite tous les clichés du thème et nous livre une œuvre coup-de-poing, d'une puissance émoive qui laisse pantois. À l'Égyptien (v.o.) et au Centre-ville (v.f.)

O. T.

JAMES AND THE GIANT PEACH

★★★★

Henry Selick qui nous avait donné la remarquable animation *A Nightmare before Christmas* remet ça avec d'adorables marionnettes animées par ordinateur dans cette production Disney. Mêlant les acteurs de chair à ces marionnettes, le film adapte ici un roman de l'écrivain anglais Roald Dahl. Poésie, délires visuels, place à un monde où les insectes et les petits garçons s'évadent d'un univers d'insecticides à bord d'une pêche géante. Il y a du *Alice au pays des merveilles* là dessous, sur des images féériques, fraîches, originales et un rythme trépidant. L'animation se renouvelle bien plus et bien mieux que la fiction américaine. Ce film superbe qui invite au rêve en fait la preuve. Au Centre Eaton, Angrignon, Pointe-Claire.

O. T.

LES COUPS DE THÉÂTRE

Du 24 mai au 2 juin
 INFO : 499-2929

Bientôt à Montréal,

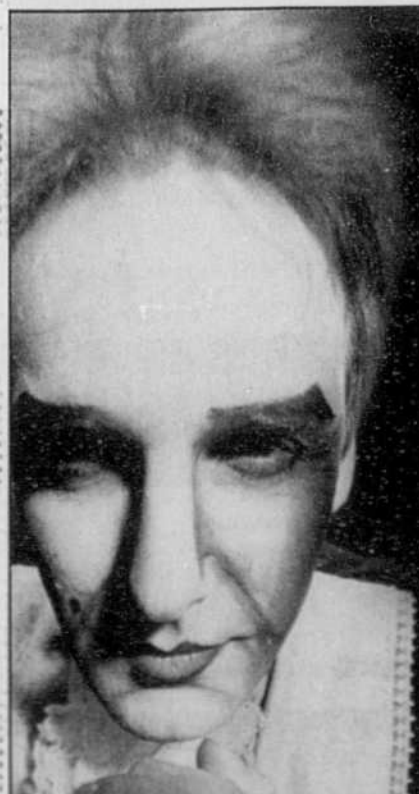
le théâtre jeune public à son meilleur! Ne manquez pas

la 4^e édition des Coups de Théâtre

19 productions de théâtre, de musique, de danse pour tous les âges (2 à 16 ans) venant de la France, l'Italie, la Hollande, la Belgique, les États-Unis, le Québec et le Canada.

Théâtres affiliés :

- ESPACE GO
- USINE C
- THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
- AGORA DE LA DANSE
- ESPACE TANGENTE
- THÉÂTRE DE LA VEILLÉE
- MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC
- MAISON DE LA CULTURE MONT-ROYAL
- CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PÂTEUR
- THÉÂTRE LA CHAPELLE



Fresque mettant en vedette 18 talentueux comédiens

MÉPHISTO

de Ariane Mnouchkine
 m.s. Serge Dénoucourt
 Théâtre du Trident / Québec

SÉRIE TÊTES D'AFFICHE Hydro Québec

Encore de bons billets : Matrioni et moi, Icaro, Méphisto, Série Famille

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

8 AU 21 MAI 1996

QUÉBEC

Un moment de pure poésie et de drôlerie



ICARO Bell Mobilité
 de et avec Daniele Finzi Pasca
 Teatro Sunil / Suisse

SÉRIE DÉCOUVERTES du Maurier

BILLETS : (418) 692-3030



LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Ah, le beau portrait de siècle que voilà!

FRANÇOIS TOUSIGNANT

SEIJI OZAWA

Apollon musagète, Verklärte Nacht, Arnold Schönberg: Verklärte Nacht (La Nuit transfigurée), op. 4 — version pour orchestre, révision de 1943; Richard Strauss: introduction à l'opéra Capriccio; Igor Stravinski: Apollon musagète, ballet en deux scènes (version de 1947). Saito Kinen Orchestra. Dir.: Seiji Ozawa Philips 446 085-2

Qui aurait pensé, il y a encore peu, qu'on aurait pu réunir sur un même enregistrement ces trois compositeurs si irréductibles en apparence? Et, encore et toujours, dans les faits: nous sommes loin de la trilogie Haydn, Mozart, Beethoven!

La Nuit transfigurée reçoit une lecture appliquée de la part de tous les membres de l'Orchestre Saito Kinen. On entend ici des détails de travail motivique dans l'accompagnement que même Boulez (avec l'orchestre de la BBC) ne met pas tant en lumière. Par contre, la sonorité est lourde, le ton un peu trop lent et emphatique, voire ampoulé, et on n'est pas à l'abri des fausses notes. Une version acide, sans réelle transfiguration.

Suit l'introduction à l'ultime opéra de Strauss, Capriccio. Le ton «de chambre» convient bien à ces musiciens. On découvre de très bons solistes, d'une précision et d'un ensemble auxquels ne manquent que la tension et la somptuosité de la tradition germanique.

Tous ces petits «défauts» deviennent des qualités dans l'Apollon musagète de Stravinski. Après leur brillante réussite d'Œdipe Rex, Ozawa et le Saito Kinen réalisent encore le miracle de rendre intéressante cette partition qui trop souvent est jouée comme un exercice pour orchestre à cordes. Le style un peu froid et démesurément travaillé de Stravinski reprend ici son caractère décapant, l'expression venant du manque d'expression et de la froideur de la musique; on nage dans l'absence de sentiment; un vrai régal. On embarque et on y croit, non pas avec ses tripes ou son cœur mais avec une intelligence subtile, consciente du musicien qui joue à faire de la musique. Intéressant, objectivement et musicalement. Et vraiment très bien fait.

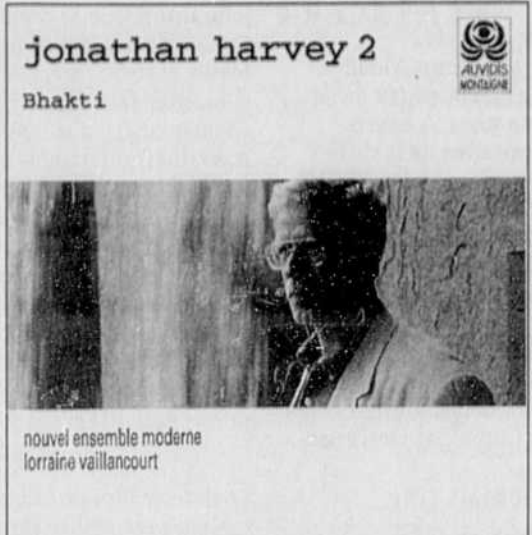
JONATHAN HARVEY 2

Jonathan Harvey: Bhakti, pour orchestre de chambre et bande quatre pistes (1982). Nouvel Ensemble moderne. Dir.: Lorraine Vaillancourt. Auvidis Montaigne MO 782086

En exergue de la partition, cette phrase de Proust: «Chaque artiste semble ainsi comme le citoyen d'une partie méconnue, oubliée de lui-même...» Puis, à la fin de chacun des douze mouvements, un verset du Rig-Veda, comme les intuitions des Préludes de Debussy. Si vous avez peur de ne pas «comprendre» ce monde de musique contemporaine, cette introduction para-musicale et poético-philosophique vous donnera un programme suffisamment riche et consistant pour embarquer dans un univers d'émotions, de sons et d'expressions violentes ou méditatives exceptionnel.

L'œuvre explore divers paramètres de l'utilisation combinée de la bande et des instruments. Effets de masque, de cachette, de dialogue où le non-dit est aussi important que le joué, car on le ressent. C'est là la force non seulement de la composition mais aussi de la formidable interprétation du NEM et de Lorraine Vaillancourt, inspirés et transformés par cette musique de haute tenue. On aimerait toujours les entendre interpréter du répertoire de cette qualité!

L'œuvre transporte dans une galaxie de beauté. Le discours est toujours si clairement structuré qu'on attend toujours la prochaine étape. Quand celle-ci arrive, c'est tout naturellement qu'on admet son inévitabilité. Les sons synthétiques tournoient dans l'espace qui entoure nos oreilles, les instruments représentant quelques points fixes. Le sont-ils vraiment? Car le compositeur s'amuse à les imiter, voire à les modifier par ordinateur sur la bande, à combiner ces différentes approches du son. S'ensuivent des échanges musicaux dignes des trois musiques



nouvel ensemble moderne lorraine vaillancourt

de danse de Don Giovanni, des prouesses d'orchestration qui font paraître bien tièdes les retours aux normes scolaires d'une bonne part de la postmodernité.

Ce n'est pas la technique de Jonathan Harvey qui éblouit — et pourtant, elle est éblouissante —, c'est son imagination musicale, sa manière de personnaliser les acquis du langage et du vocabulaire actuels, de les transformer en une unité cohérente car poétique. Le travail, comme chez Berg, ne se sent pas. L'idée, elle, en ressort plus convaincante. Nos adolescents raffoleraient de Bhakti, à écouter le soir, dans la pénombre, dans les volutes de cigarettes et avec une tasse de thé au jasmin. Vous, vous prendrez le temps d'une écoute plus active car plus mûre.

L'orientalisme hindou n'est absolument pas gênant, complètement transcendé par la personnalité de Harvey, très loin des imitations serviles de traditions religieuses comme le font John Tavener ou Arvo Pärt. En écoutant Bhakti, on apprend à ne plus supporter l'infantilisme du courant néo-ou post. La mélodie est dans les couleurs du son: les mélodies de timbres, de registre, de densité, voire de geste — ou, une association de gestes musicaux peut chanter — satisfait les esprits raffinés, charment les oreilles et réjouissent le cœur. Naturellement, cela ne se siffle que, mais cela s'entend et s'imprime dans la mémoire, ce qui est tout aussi important.

La musique — ou la vie, c'est la même chose — ne se tourne pas avec nostalgie vers le passé; elle se regarde, d'un regard lucide et agissant, pour mieux contempler l'avenir et nous enrichir.

CANTICUM NOVISSIMI TESTAMENTI II Luciano Berio: Canticum Novissimi Testamenti II, pour huit voix, quatre clarinettes et quatorze saxophones. London Sinfonietta Voices, Raschèr Saxophone Quartet, Claude Charles, Claude Desormont, Philippe-Olivier Devaux et Pascal Moragues, clarinette. Sinfonia, pour huit voix et orchestre. Ensemble vocal Electric Phenix, Orchestre de Paris. Dir.: Semyon Bychkov. Philips 446 094-2

Décidément, le XX^e siècle ne veut pas vieillir! L'Italien Luciano Berio en est la preuve, lui qui, à près de soixante-dix ans, arrive encore à séduire par son ton décapant original.

Sa Sinfonia, de 1968, n'a pas pris une ride. Malheureusement, cette version n'est pas trop recommandable, surtout en regard de la formidable réussite de Boulez (sur Erato). Les voix sont trop enterrées par l'orchestre pour que le propos du second mouvement — un hommage à Martin Luther King — ne frappe vraiment et que l'humour du troisième soit idéalement théâtral.

Dans ce parangon du collage où, sur le Scherzo de la deuxième symphonie de Mahler, on cite à peu près tout ce qui est grande page du répertoire du grand orchestre symphonique, l'Orchestre de Paris pâtit un peu. Son chef semble plus intéressé à tout tenir en place, quitte à alourdir et perdre en clarté, plutôt qu'à s'amuser vraiment. On achète cet enregistrement pour l'autre œuvre.

Canticum Novissimi Testamenti II est une des dernières pièces en date de Berio sur des extraits de poèmes de Edoardo Sanguineti. Sur des trilles et des mélodies instrumentales, les chanteurs énoncent intelligiblement leurs lignes. En suivant le livret et la traduction, on ne perd rien du sens de ces arabesques vives qui s'élancent puis s'arrêtent abruptement, s'enchaînent ou se tissent sur des trilles des clarinettes ou des saxophones.

Les relations entre les voix et les instruments sont étonnantes d'homogénéité et de diversité. En artisan consommé, il retrouve la profondeur de la simplicité. La mélodie simple n'est pas forcément simpliste. Le recueillement n'est pas absent, comme l'exigent certains propos du poète. On sent ici une prise de position politique et philosophique qui, sous des aspects faussement naïfs, commande la réflexion profonde. Les interprètes sont à la hauteur, apportant une dose supplémentaire de plaisir à cette découverte.



HORAIRE FM Semaine du 11 au 17 mai 1996

ÉCOUTEZ LA DIFFÉRENCE À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA SRC Radio FM

SAMEDI 11 MAI 6 h 04 LA GRANDE FUGUE Musique, calendrier des événements et des émissions musicales du week-end. Une émission de Gilles Dupuis. 10 h RAYON MUSIQUE L'animatrice Francine Moreau et ses invités posent un regard critique sur l'univers du disque classique. Réal. Michèle Vaudry. 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 DES MUSIQUES EN MÉMOIRE Édition magazine. Nouveautés discographiques et calendrier des activités en musique traditionnelle. Anim. Elizabeth Gagnon. Réal. Lorraine Chalfoux. 13 h 30 L'OPÉRA DU SAMEDI Il Guarany d'Antonio Carlos Gomes. Distr. Hao Jiang Tian, Veronica Villareal, Plácido Domingo, Marcus Haddock, Chœur de l'Opéra d'État de Bonn, Orchestre de la salle de concert Beethoven de Bonn, dir. John Neschling. Inv. François Tousignant, critique musical au Devoir. Anim. Cyrille-Gaëvin Francoeur. Réal. Maurice Frawley. 17 h TRIBUNE D'ORGUE Récital de Mireille Lagacé à l'occasion de l'inauguration de l'orgue de St. Stephens de Chambly. Anim. Normand Séguin. Réal. Jacques Bouchier. 18 h RADIOJOURNAL 18 h 10 LE PETIT CHEMIN Musique classique, chansons, jazz, folklore, poésie et extraits de pièces de théâtre. Une émission de Jean Deschamps. 20 h PRÉSENTES Concert de musique contemporaine. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost. 21 h 30 CORRESPONDANCES Actualités culturelles de France, de Suisse, de Belgique et du Canada. Anim. Danielle Laurin. Réal. André Corriveau. 22 h JAZZ SUR LE VIF En direct de l'hôtel Clarendon à Québec: Trio François Carrier. Anim. Francine Moreau. Réal-coord. Daniel Vachon. 23 h LE NAVIRE «NIGHT» Explorations, créations, diffusions, mais surtout, une volonté d'être à l'écoute, de naviguer, nuit après nuit, dans des espaces inconnus. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost et Mario Gauthier.

DIMANCHE 12 MAI 6 h 04 LA GRANDE FUGUE 10 h CARTE BLANCHE Musiques sublimes et commentaires captivants. Une émission de Georges Nicholson. 11 h TABLE RONDE CORTAZAR Participants: Gloria Escobel, François Hébert, Pierre Monette et Émile Olivier, écrivains, Marilú Mallet, cinéaste. Anim. Suzanne Giguère. Réal. Claude Godin. 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 LA GRANDE SCÈNE En direct de Québec à l'occasion du Carrefour international du théâtre. Des critiques de Québec et de Montréal discutent, entre autres, des pièces: Le Tartuffe, Méphisto, Les Nymphéides et Ocean. Animateur, Michel Vais, est entouré de Diane Blanchette, Rémy Charest, Jean St-Hilaire et Louise Vigeant. Réal. Hélène Prévost. Pour prendre part à la discussion, rendez-vous au Café-Spectacles du palais Montcalm de Québec.

13 h 30 CONCERT DIMANCHE Orchestre de la Montérégie, dir. Marc David; Yegor Dyachkov, vlc.: aux Guillaume Tell de Rossini; Variations sur un thème rococo et Pezzo capriccioso de Tchaïkovski; extr. Le Songe d'une nuit d'été de Mendelssohn. Anim. Francine Moreau. Réal-coord. Michèle Vaudry. 15 h LE TEMPS PERDU... Frank Wedekind. À l'occasion de la présentation au Théâtre du Nouveau Monde à Montréal de sa pièce Lulu, l'émission est entièrement consacrée à l'homme de théâtre et de cabaret, également nouvelliste et auteur de journaux intimes, Frank Wedekind, l'un des pères de l'expressionnisme allemand, né en 1864 et mort en 1918. Inv. le metteur en scène Denis Marleau, l'auteur du texte français de Lulu présenté au TNM, Paul Lefebvre, et le compositeur Denis Bouliane. Lect. Pierre Lebeau et Huguette Oigny. Une émission de Stéphane Lépine. 16 h 30 L'HISTOIRE AUJOURD'HUI Un retour dans le passé pour mieux comprendre le présent. Anim. Mario Proulx. Réal. Pierre Lambert. 17 h 30 UNE VIE DANS LE SIÈCLE Un éclairage original sur des événements marquants de notre siècle à travers l'histoire personnelle d'un invité. Int. Denise Bombardier. Réal. Claude Godin. 18 h RADIOJOURNAL 18 h 10 INVITATION AU CHÂTEAU En direct du Château Laurier à Ottawa. Inv. Marie-France Lefebvre, pianiste. Anim. Normand Latour. Réal. André Massicotte. 19 h LES JEUNES ARTISTES Annie Boudraut, alto, Suzanne Blondin, p.: Sonate (1919) de Clarke. Maud Langlois, vl., Annie Boudraut, alto, Josée Campeau, vlc.: Trio à cordes n° 1 D. 471 de Schubert; Sérénade en do op. 10 de Dohnányi. Anim. Mario Paquet. Réal-coord. Michèle Patis. 20 h LE LIEU COMMUN ET LE DÉJÀ VU Anthropologie de la vie moderne. Anim. Serge Bouchard et Bernard Arcand. Réal. François Ismert. 21 h RADIOS D'EUROPE Démocratie, environnement, développement (3^e de 12). Une émission de François Mills et Jean-Paul Heq. Prod. CRPL. Mise en ondes: Hélène Savoie. 22 h JAZZ SUR LE VIF En direct de l'hôtel Clarendon à Québec: Le Nonette de Daniel Marcoux. Anim. Francine Moreau. Réal-coord. Daniel Vachon. 23 h LE NAVIRE «NIGHT» Oeuvre candidate au Prix Italia (catégorie musique-radio): Autour d'une musique portuaire, de Claude Schryer et Hélène Prévost. Musiciens: Jean Derome, sax. baryton, Tom Walsh, th. et Claude Schryer, clar. basse. Oeuvre radiophonique créée autour de Musique portuaire pour sœurs et cloches, de Claude Schryer. De plus, présentation de la seconde symphonie portuaire intitulée Appels du large de Walter Boudreau. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost.

LUNDI 13 MAI 6 h 07 LES PORTES DU MATIN À votre réveil, une voix, un rire, une musique... et c'est parti pour la journée! Méteo, calendriers culturels régionaux et radiojournaux ponctuent ce rendez-vous musical quotidien. Anim. Carole Trahan. Réal. Diane Maheux. Le succès de la semaine du 29 avril au 3 mai est l'album Mia Thalassa avec Angélique Ionatos. Etiquette: Tempo A 6202. 9 h QUI ÊTES-VOUS? Mario Girard s'entretient avec Berthold Carrière, directeur musical du Festival de Stratford. Réal-coord. André Major.

9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE En direct du palais Montcalm à Québec. Entrevues sur l'actualité musicale au pays et dans le monde: disques, concerts, publications. Toute la place est faite à la musique et à la parole est donnée aux musiciens. Anim. Sylvia L'Écuyer. Réal. Martine Caron. 11 h FINALE DU XI^e CONCOURS DES CHORALES D'AMATEURS 1996 Présentation des chorales finalistes. Anim. Mario Paquet. Réal-coord. Rosemarie Bastarache. 11 h 30 LUNDI, C'EST DRAMATIQUE L'Amour de Mati, de Madeleine Gagnon. Distr. Francine Marchand, Louis Amyot et Danielle St-Aubin. Réal. Doris Dumais. 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE Magazine de l'actualité culturelle nationale. En plus des chroniques habituelles, Michel Vais et Rémi Charest présentent des reportages en direct de Québec, où se tient, du 8 au 21 mai, le Carrefour international du théâtre. Anim. Danielle Laurin. Réal-coord. Claude Godin. 12 h 45 MIDI-CARREFOUR Entrevues, reportages, impressions qui rendent compte de ce qui se passe à Québec pendant le Carrefour international de théâtre. Anim. Diane Blanchette. Réal. Lise Létoimeau. 13 h LA CORDE SENSIBLE Le choix musical des auditeurs. Anim. André Vigeant. Réal. Laurent Major. 14 h LES FEUX DE LA RAMPE Les Idées heureuses: Concerto à quatre flûtes op. 34 n° 3 de Boismortier; extr. L'estro poético armonico de Marcello; Concerto à quatre flûtes et b.c. n° 5 de Schickhard; extr. Passions selon saint Matthieu de J.S. Bach; Les Barricades de Maute; extr. Cantate BWV 182 de J.S. Bach; Concerto en do de Vivaldi. Anim. Normand Séguin. Réal. Anne Dubois. 16 h 05 L'EMBARQUEMENT Chefs-d'œuvre, insolite, paroles, musiques et chansons. Anim. Myra Cree. Réal. Marie-Claude Sénécal. 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS Vignettes radiophoniques consacrées aux récits d'enfants. Une émission de Cynthia Dubois. 18 h LE MONDE SELON GEORGES Une émission de Georges Nicholson qui vous fait découvrir son univers musical.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ Présentation de l'unique rencontre entre les trois grands de la chanson française: Léo Ferré, Jacques Brel et Georges Brassens. Cette entrevue a été réalisée en 1969 par François-René Christiani pour le mensuel Rock and Roll. Elizabeth Gagnon propose de revivre avec vous ce grand moment en deux soirées. Ces propos sont appuyés de chansons. Aujourd'hui: la solitude, le métier d'artiste, la liberté, la critique, l'anarchie, l'amour, le public et la religion. Une émission d'Elizabeth Gagnon. 20 h RADIO-CONCERT En direct de la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau de l'Université du Québec à Montréal. Carte blanche à Charles Dutoit. Ensemble instrumental de 20 musiciens, Chœur d'enfants de l'école F.A.C.E., (préparé par Iwan Edwards), dir. Charles Dutoit; Chantal Juillet, vl. Mise en scène: Julie Vincent. Trio pour violon, alto et violoncelle de Klein; Concerto pour violon et orchestre d'instruments à vent op. 12 de Weill; Brandibar, opéra pour enfants en deux actes sur un livret d'Adolf Hoffmeister, de Krása. Anim. Michel Keable et François Davoine. Réal-coord. Kristiane LeBlanc. 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 QUI ÊTES-VOUS? Voir à 9 h. 22 h 34 XY JAZZ De Vancouver, André Rhéaume vous propose une randonnée quotidienne au cœur du jazz. Réal. Dominique Souffir.

0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT Paysages sonores variés pour les promeneurs nocturnes. Une émission de Danielle Charbonneau. MARDI 14 MAI 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h QUI ÊTES-VOUS? Françoise Davoine s'entretient avec Vittorio Rossi, réalisateur d'opéras (1^{re} de 2). 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h FINALE DU XI^e CONCOURS DES CHORALES D'AMATEURS 1996 11 h 30 LA NOUVELLE DU MARDI L'Infirmier Junius, extr. de Blisse le cycle des mères, de Stéphane-Albert Boulais. Lect. Serge Dion. Réal. Claire Couture. 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 MIDI-CARREFOUR Voir lundi, 12 h 45. 13 h LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE Louis Lortie, p.: Prélude en do dièse min. op. 45, Deux Nocturnes op. 27, Trois Valses op. 70, Impromptu n° 3 op. 51, Ballade n° 4 op. 52, Vingt-quatre préludes op. 28 de Chopin. 16 h 05 L'EMBARQUEMENT 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ Deuxième partie de l'entrevue avec Léo Ferré, Jacques Brel et Georges Brassens réalisée en 1969. Aujourd'hui: comment nait une chanson, Gainsbourg, les Beatles, le succès, l'argent, vieillir, mourir, l'enfance, l'âge adulte, réussir sa vie en restant des enfants. 20 h RADIO-CONCERT Festival de Schweizingen 1995. Quatuor Amati: Quatuor à cordes n° 1 de Bartok; Quatuor à cordes en fa n° 5 op. 50 de Haydn; Quatuor à cordes n° 6 de Bartok. Anim. Françoise Davoine. Réal. Richard Lavallée. 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 QUI ÊTES-VOUS? Voir à 9 h. 22 h 34 XY JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT

MERCREDI 15 MAI 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h QUI ÊTES-VOUS? Françoise Davoine s'entretient avec Vittorio Rossi, réalisateur d'opéras (dern. de 2). 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h FINALE DU XI^e CONCOURS DES CHORALES D'AMATEURS 1996 11 h 30 TOUTE UNE HISTOIRE POUR UN MERCREDI Quatuor Wham: Quatuor n° 12 D. 703 de Schubert; Quatuor en si K. 458 de Mozart; Crisantelemi de Puccini; Quatuor op. 96 - American - de Dvorak. 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 MIDI-CARREFOUR Voir lundi, 12 h 45. 13 h LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE Quatuor Wham: Quatuor n° 12 D. 703 de Schubert; Quatuor en si K. 458 de Mozart; Crisantelemi de Puccini; Quatuor op. 96 - American - de Dvorak. 16 h 05 L'EMBARQUEMENT

17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ Portrait de Jim Corcoran. 20 h RADIO-CONCERT En direct de la Place des Arts à Montréal. Orchestre symphonique de Montréal, dir. Charles Dutoit; Louis Lortie, p.: Soirées musicales de Britten; Concerto pour piano n° 4 op. 40 de Rachmaninov; La Boutique fantasmagorique de Rossini/Respighi. Anim. Michel Keable et Françoise Davoine. Réal. Christiane LeBlanc. 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 QUI ÊTES-VOUS? Voir à 9 h. 22 h 34 XY JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT JEUDI 16 MAI 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h UNE VIE DANS LE SIÈCLE Inv. François Nourissier, écrivain et académicien français (1^{re} de 2). Int. Denise Bombardier. Réal. Claude Godin. 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h 30 LE BAL DES INTERNAUTES Voyage virtuel, pays virtuel, communauté virtuelle, enseignement virtuel... Sommes-nous en train de créer un espace où le monde s'irréalise? Une émission de Jean-Pierre Denis. 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 MIDI-CARREFOUR Voir lundi, 12 h 45. 13 h LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE Orchestre symphonique de la Radio-Télévision hongroise, dir. Tamas Vasary: Variations et fugue sur un thème de Parcell de Britten; Concerto pour orchestre de Bartok; Symphonie n° 1 de Brahms. 16 h 05 L'EMBARQUEMENT 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 18 h 30 FINALE DU CONCOURS DES CHORALES D'AMATEURS En direct du Palais Montcalm de Québec. 1^{re} partie: le jury, présidé par Stéphane Caillat (France) et formé de Nicole Paiement (Montréal), Chantal Masson-Bourque (Québec), Imant Raminsh (Vancouver) et Jean Ashworth Bartle (Toronto), dévoilera les lauréats du concours. 2^e partie: concert présenté par le Studio de musique ancienne de Montréal, dir. Christopher Jackson. Grandes polyphonies sacrées de la Renaissance: Tulerunt meum Domine de Gombert; Omnes de Saba venient et Missa super Bella amfirit altera de Lassus; Ave Maria, Salve Regina et Laudate dominum de Victoria; Salve Regina de Goudimel; Domine ne in furore tuo et Adoramus te, Christe de Monteverdi; Ascendite Jesu in Naviculam et Peccari super numerum de Wert; Salve Regina de Cereolos. Anim. Mario Paquet. Réal. (1^{re} partie): Guylaine Picard. Réal. (2^e partie): Chantal Bêlisle. Réal-coord. Rosemarie Bastarache. 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 JE VAIS ET JE VIENS ENTRE TES MOTS Exploration tragico-comique de l'univers érotique en cette fin de XX^e siècle, avec Cynthia Dubois et Alexandre Housvater. Une émission de Cynthia Dubois. 23 h XY JAZZ

0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT VENDREDI 17 MAI 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h DEUX SOLICITUDES 17^e de 24. Les problèmes de l'édition littéraire au Québec. La crise d'octobre, les rapports entre l'art et la politique, et la violence dans l'art. Francine Marchand. Réal. Doris Dumais. 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h À L'ÉCRAN L'actualité cinématographique. Anim. Francine Laurendeau et Jean-Claude Marineau. Réal. Francine Laurendeau. 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 MIDI-CARREFOUR Voir lundi, 12 h 45. 13 h LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE Ensemble de musique de chambre, dir. Daniel Swift: Rondino pour neuf instruments d'Adaskin; Distour de Dubois; Deux Interludes d'Ibert; Partita de Rietz; extr. La Muse ménagère de Millhaud. Anim. Normand Latour. Réal. André Massicotte. 16 h 05 L'EMBARQUEMENT 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ Concert souvenir de Georges Moustaki enregistré au théâtre Déjazet à Paris, en 1988. 20 h PODIUM 96 En direct du Palais Montcalm à Québec. Choeur national des jeunes, dir. Robert Cooper. Chants sacrés de Josquin des Prés et de Geoffroy; Magnificat de Pärt; Gloria d'Argento; Three Sacred Songs de Wolf; Karnamaya de Bulur; Hymn to the Mother of God de Taverner; Invocation de Debussy; Chambre 324 (création, commande de Radio-Canada pour le Concours des Chorales d'amateurs) de M. O'Reilly; Le Cri de joie de Mercure; Night Music de Holman; Chants d'Avvergne (arr. Carrière/Canteloube); If Music Be the Food of Love de Belmont; Ode à la musique de Chabrier; Love and Longing (arr. Chapman, Langford et Rutter); Chants du Québec de Claude Léveillé et de Lionel Daunas (arr. D. Patriquin); I'm Gonna Sing Till the Spirit Moves in My Heart, Hogan et Hallelujab! de Sund. Anim. Renée Hudon. Réal. Chantal Bêlisle. 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES La marginalité, la différence, la nuit, les poètes, les cultures vivantes. En direct de la Maison de la culture Frontenac à Montréal. Spectacle Cortajazz. Anim. Michel Garneau. Réal. Jean Gagnon. 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT

INFO-CULTURE Du lundi au vendredi: 8 h 55, 12 h 40 et 16 h. BULLETINS DE NOUVELLES Du lundi au vendredi: 6 h, 22 h, minuit, 1 h, 2 h, 3 h, 4 h et 5 h. Samedi et dimanche: 6 h, 7 h, 9 h, minuit, 1 h, 2 h, 3 h, 4 h et 5 h. INTERNET: http://www.src-mtl.com/radiofm/intro.htm

ARTS

TÉLÉVISION

À la limite de l'abus de confiance...

Comment Louise Harel a chanté Quand les hommes vivront d'amour dans Jasmine



PAULE DES RIVIÈRES

Pour le dernier épisode de *Jasmine*, le réalisateur Jean-Claude Lord nous avait réservé un nombre record de scènes de «filles en soutiens-gorges et petites culottes». Finale de circonstance pour la série la plus racoleuse de notre télévision, la moins subtile, la plus cliché et la plus moralisatrice. Avec des cotes d'écoute de un million de téléspectateurs, la série n'avait assurément pas besoin de la caution morale de la ministre Louise Harel. On la retrouvait pourtant à l'émission, avec d'autres personnalités politiques chantant *Quand les hommes vivront d'amour*.

Pour le téléspectateur, cela signifie que Louise Harel, mais aussi Guy Crevier, président de Vidéotron, Jacques Duchesneau, directeur du service de police de la CUM, Yves Lafontaine, président de la Commission des droits de la personne, et Conrad Sauvé, directeur des YMCA, applaudissent à la série. Que dire, encore une fois, des incroyables raccourcis que la série nous a servis sur les relations interculturelles, que dire des invraisemblances sur la vie des policiers, que dire des filles aux jupes plus courtes les unes que les autres, peu importe, encore une fois, si l'intrigue n'est aucunement aidée par ces parenthèses qui deviennent toute l'intrigue.

Ce que les intéressés disent, en gros, c'est qu'ils sont d'accord avec le message de lutte contre l'intolérance qui est véhiculé dans la série. La vulgarisation de concepts nobles comporte certains risques, résume une porte-parole de la Commission des droits de la personne.

Pour sa part, la ministre de l'Emploi, Louise Harel, est bien en peine de commenter la série. Elle n'a regardé ni l'épisode dans lequel elle figurait, ni aucun des précédents, trop occupée à préparer sa loi sur l'équité salariale. En fait, c'est à titre de responsable du ministère des Communautés culturelles que Mme Harel s'est retrouvée à l'enregistrement de l'émission, le 8 novembre dernier. Elle venait, quatre jours plus tôt, de succéder à Bernard Lan-

dry, que Jacques Parizeau avait prestement écarté de ce ministère. M. Landry avait déjà accepté l'invitation.

«J'ai vérifié une chose cependant, se rappelait cette semaine Mme Harel, à savoir si la série encourageait l'immigration illégale. On m'a assuré que non. Alors j'y suis allée.» La ministre, qui avoue être réticente à mêler les variétés et la politique, a eu la surprise, en arrivant au Metropolis, où l'enregistrement avait lieu, de voir des comédiens qui avaient l'air de vrais militants. «Je n'étais plus sûre de savoir si j'étais dans une vraie assemblée de militants ou à un enregistrement.»

Pour ceux qui ne l'ont pas vue, la dernière scène nous montre Jasmine (Linda Malo) et ses amies mettant sur pied Opération Espoir, un projet pour soutenir les communautés culturelles.

Initialement, un vrai projet Opération Espoir devait être lancé à la fin de l'émission, avec la participation des diverses vraies personnalités présentes à l'enregistrement. Mais ce ne sera fait que lundi, rendant encore plus saugrenue la présence des invités à ce grand happening.

Il fallait voir le président du conseil de Télé-Métropole, Guy Crevier, faire un large sourire à la caméra, en songeant sans doute au million de téléspectateurs. Il fallait voir les comédiens qui parlaient dans des micros, en montrant bien clairement le sigle de TVA accolé à leur outil. Le producteur a-t-il payé pour louer les micros? TVA a-t-il payé pour avoir son sigle à l'écran? Nous assistons à l'avènement d'un nouveau genre qui s'appuie sur la confusion entre deux genres, la fiction et la réalité.

TQS sauvé par la cloche

Le dernier sondage sur les cotes d'écoute des téléspectateurs, rendu public mercredi, pourrait bien sauver TQS de la catastrophe. Sa présidente, Claire Samson, ne l'ignore pas et elle répétait cette semaine que «nous avions bien besoin de cet encouragement».

Elle n'est pas la seule. Les annonceurs également en avaient besoin, fatigués d'investir dans un réseau qui, selon l'un d'eux «ne livre pas la marchandise».

Pour être plus précis, le réseau n'a pas de problème avec les annonceurs locaux. Ce sont les nationaux qui, cette année, boudent le réseau.

Et, ce qui n'a rien arrangé, plusieurs annonceurs ont mal digéré l'approche privilégiée par TQS, qui, il y a un an, forte de sa nouvelle programmation, a manifesté beaucoup d'arrogance vis-à-vis des annonceurs. Le réseau n'avait tout simplement pas les moyens d'emprunter cette attitude, ont dit plusieurs, sans vouloir que leur nom soit public.

Dès janvier, TQS mettait à pied une dizaine d'employés en invoquant, justement, l'absence de publicité dite nationale. Et, récemment, une porte-parole soulignait que si la venue de publicité locale ne causait aucun problème, «les ventes nationales vont moins bien». La présidente de TQS, Mme Samson a effectué plusieurs voyages à Toronto au cours des derniers mois, pour tenter d'adoucir les nationaux qui ont lâché leur siège social. Et plus le réseau est petit, plus il est difficile de convaincre les gens de Toronto de se mouiller.

À QUÉBEC

Les classiques s'agrandissent

Le Festival d'été accueille une programmation de qualité exceptionnelle

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT À QUÉBEC

Quand l'amélioration de la situation financière du Festival d'été de Québec s'était confirmée, l'année dernière, on avait bien espoir que la programmation puisse en bénéficier rapidement. Le volet classique du Festival, annoncé jeudi dernier, confirme déjà la marge de manœuvre gagnée. En tête, on y retrouve en effet des noms aussi prestigieux que Jordi Savall, Jean-Pierre Rampal et Victoria de Los Angeles.

Le dernier passage de Savall, il y a trois ans, avait prolongé d'une journée le Festival d'été. Cette fois-ci, il s'agit d'une avant-première puisqu'il sera au Palais Montcalm le 2 juillet, en compagnie de la Chapelle Royale Catalane, de l'ensemble Hespèrien XX et bien sûr, de la soprano Montserrat Figueras. A cette occasion, l'ensemble interprétera une série de musiques du XII^e au XVI^e siècles, en particulier une remarquable collection de chants constitués du XII^e au XV^e siècles, *El Cant de la Sibilla*.

La collaboration des autorités catalanes rend possible la venue de Savall avec un ensemble aussi vaste, tout comme elle contribue à la venue de la célèbre soprano Victoria de Los Angeles, qui sera pour sa part au Grand Théâtre de Québec le 10 juillet. Au même endroit, le 12, Jean-Pierre Rampal offrira, en compagnie du flûtiste catalan Claudi Arimany et du claveciniste John Steele Ritter, un programme d'œuvres consacrées à cet inhabituel trio.

Bonnes habitudes
La liste continue joliment avec le retour de Pieter Wispelwey, qu'on avait vu d'abord en solo puis en compa-

gnie d'une pianiste, et qui revient cette fois en compagnie de l'ensemble britannique Florilegium, le 14 juillet, au Palais Montcalm, pour un concert Haydn et Bach. Toujours dans le domaine baroque, le violoniste allemand Manfred Kraemer se produira aux côtés de l'ensemble montréalais Les Boreades, sous la direction de Francis Colpron, le 13 juillet, à la Chapelle du Séminaire. Au même endroit, Daniel Taylor, haute-contre très apprécié lors du *King Arthur* présenté par les Violons du Roy plus tôt cette année, présentera une série de chants des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'habitude de présenter de solides pianistes se prolonge aussi avec la venue au Palais Montcalm de la Suisse Sylviane Deferne le 7 juillet et de l'Américain Frederic Chiu, respectivement pour du Brahms et Schumann d'une part et du Mendelssohn, Chopin et Prokofiev, d'autre part. Le chant choral se présentera pour sa part sous trois jours très différents, soit les cinq chanteurs sibériens de l'Ensemble Sharomov, le 6 juillet à l'église Saint-Dominique, le gospel du Keith Hunter Witness for Christ Choir, le 7 juillet à l'église Saint-Roch, et les Petits Chanteurs de Saint-Marc, en France, au même endroit, le 8.

Sur la scène locale, le Festival offre aussi à Guy Bélanger l'occasion de faire autre chose que de protester sur son renvoi de l'Opéra de Québec, soit de donner un imposant concert avec sa toute nouvelle Société Lyrique de Québec à l'Agora du Vieux-Port, le 5 juillet. Un ensemble symphonique et une centaine de choristes livreront alors un programme consacré aux plus beaux chœurs d'opéra de Giuseppe Verdi. Plus modestement, le parc des Gouverneurs accueillera tous les soirs, du 5 au 13 juillet, des 5 à 7 lyriques en compagnie de certaines des meilleures jeunes voix de Québec.

André Martin chez Bruckner

Un peu plus près dans le temps, l'Ensemble vocal André Martin donnera le 19 mai, à 20h, à l'église Saint-Roch, un concert soulignant le centenaire de la mort d'Anton Bruckner, grand compositeur romantique autrichien. Avec la participation de l'Ensemble vocal Amadeus, originaire de l'Estrie, c'est un chœur d'une soixantaine de voix qui interprétera au cours de la soirée une sélection de chants sacrés, tantôt à cappella, tantôt accompagnés d'un orchestre d'une douzaine de musiciens, la pièce de résistance du programme étant la *Messe n° 2 en mi mineur*.



Isabelle Richer, Jean-Claude Lord et Linda Malo.

LAISSEZ-VOUS SÉDUIRE
ET VIVEZ L'EXPÉRIENCE D'UNE VIE

TURANDOT

L'opéra magique et féerique de Puccini

- Musique à vous couper le souffle !
- Chanteurs de réputation internationale !
- Décors grandioses, costumes éblouissants !
- Un spectacle avec 600 participants !
- Système de son multi-source «surround» de 132 haut-parleurs
- Dix sonorisateurs avec expérience internationale

18, 19, 20 mai
au Stade olympique

RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT

Billets : Réseau Admission 790-1245 ou 1-800-361-4595
Info Son 931-1165 Groupes 935-5161

Spécial Jeunes (30 ans et moins)
50% de réduction - max. 4 billets pour le 18 mai seulement
Offre valable jusqu'au 14 mai (preuve d'âge exigée)

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. PAX, L'ABBAYE DE ST-BENOÎT-DU-LAC, *Analekta* — 16,95
2. CANTUS MARIALES, L'ABBAYE DE ST-BENOÎT-DU-LAC, *Analekta* — 16,95
3. SONATES POUR PIANO OPUS 101-106 (LORTIE), BEETHOVEN, *SRI* — 19,95
4. PETIT LIVRE D'ANNA MAGDALENA (GAUVIN), BACH, *Analekta* — 17,95
5. CINEMA CLASSICS, ARTISTES DIVERS, *EMI* — 24,95

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. MIA THALASSA, ANGELIQUE IONATOS, *Interdisc* — 24,95
2. GIORGIO CONTE EN CONCERT, GIORGIO CONTE, *Select* — 18,95
3. O ESPIRITO DA PAZ, MADREDEUS, *EMI* — 17,95
4. UNA FACCLA IN PRESTITO, PAOLO CONTE, *Warner* — 17,95
5. NEW MOON DAUGHTER, CASSANDRA WILSON, *EMI* — 17,95

POP • FRANCOPHONE

1. NU, CLAUDE LAMOTHE, *Gam* — 19,95
2. C'EST AINSI QUE J'ARRIVE À TOI, GILLES VIGNEAULT, *Muscor* — 17,95
3. LES AILES DU FEU, PHILIPPE LEDUC, *Gam* — 18,95
4. ON A MARCHÉ SUR L'AMOUR, RENÉE CLAUDE, *Interdisc* — 24,95
5. BIENVENUE CHEZ TOI, FLORENT PAGNY, *Polygram* — 16,95

POP • ANGLOPHONE

1. ESCAPES, ARTISTES DIVERS, *Warner* — 16,95
2. BEATLES ANTHOLOGY 2, THE BEATLES, *EMI* — 29,95
3. DEAD MAN WALKING, TRAME SONORE, *Sony* — 17,95
4. TO THE FAITHFUL DEPARTED, THE CRANBERRIES, *Polygram* — 17,95
5. PAVAROTTI & FRIENDS III, ARTISTES DIVERS, *Polygram* — 16,95

SUGGESTIONS

1. SHADOW LIGHT, FRANCO BATTIATO, *EMI* — 16,95
2. MESSE EN MI MINEUR (Petits Chanteurs du St-Roy), BRUCKNER, *Liber* 7 — 16,95
3. MOMENTS CHOISIS, DANIEL SEFF, *Select* — 18,95
4. SHAKESPEAREAN FISH, MELANIE DOANE, *Sony* — 16,95

GRANDE SURFACE SUCCURSALE
4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

LES ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

Faites place à Manon Brunet!

L'album que l'on souhaite aux Ginette Reno, Luce Dufault et Loulou Hughes, c'est une autre qui l'a fait

SYLVAIN CORMIER

T'AS QU'À M'SUIVRE Manon Brunet Global Spec (MUSICOR)

C'était à l'automne. En contrebas dans le studio, une poignée de chanteurs et chanteuses du People's Gospel Choir Of Montreal venait d'enregistrer un majestueux mur de voix sur lequel Patrick Norman pouvait appuyer sa belle version du classique Les Portes du pénitencier. C'était beau, c'était parfait. Le réalisateur, après écoute, décida qu'il manquait encore quelque chose. Norman était d'accord. Un peu de vocalises dans le dernier tiers. Un bon blow, comme on dit dans le jargon du métier. Du chœur, Darion Sherwood et Manon Brunet, dont je me rappellais vaguement en tant que finaliste auteur-compositeur-interprète au Festival de Granby 1994, ont été réquisitionnés. Il ne leur a pas fallu longtemps. Deux, trois prises. C'était assez pour mettre le système pileux au garde-à-vous. Le grand frisson. Les amis. Manon a aussi ajouté un passage d'harmonies dans Vivre à moitié. Une prise et puis s'en est allée. Pas de niaisage.

Quelques mois plus tard, Manon Brunet était sur la scène du Spectrum, avec le People's Choir au spec de Dan Bigras. C'est encore elle qui s'offrait les solos de vocalises. Même résultat: l'échine chatouillée de haut en bas. D'où l'oreille dressée en re-



cevant la semaine dernière son premier album. Ah, oui, Manon Brunet! Déception initiale: le tout premier titre, une pièce instrumentale world-beat, laisse perplexe. Pourquoi faire? Et puis arrive T'as qu'à m'suivre, un air gospel qui frappe au plexus, et c'est gagné. Comme ça, crac boum hue. Convaincu d'emblée. C'était bien la même Manon qu'en studio avec Patrick Norman, ou sur scène avec Dan Bigras. La même prise de possession du micro, le même timbre à la fois puissant et un peu voilé, entre Nanette Workman, Judi Richards et une big mama du Mississippi. Le même fabuleux sens de la percussion dans les phrasés, évident sur la bien-nommée Déniaise.

C'est l'album que l'on souhaite depuis toujours à Ginette Reno, le premier album que l'on attendait de Luce Dufault et que Loulou Hughes

n'arrive toujours pas à mettre au monde: un disque bon pour le commerce sans nier la chanteuse, où l'objectif premier n'est pas de mettre une voix au service de hits potentiels mais bien de chanter ce qui se chante le plus naturellement. C'est-à-dire, pour Manon Brunet, du blues qui barbouille et nettoie (Le Blues du gars d'à côté), du gospel qui soulève (Tomber debout en amitié), du funk qui fout la syncope (Déniaise), du rythm'n'blues qui déplace de l'air (Queen Size), de la ballade qui va droit au cœur (J'sais pas si j'ai fait ça). C'est-à-dire rien de furieusement original, ni dans les musiques jouées par le Ma Blues Band — l'habituel groupe de Brunet dans ses shows de bars —, ni dans les textes au premier degré de la chanteuse: tout est dans la manière de faire corps avec les notes, de dire les mots afin qu'il ne semblent jamais écrits d'avance.

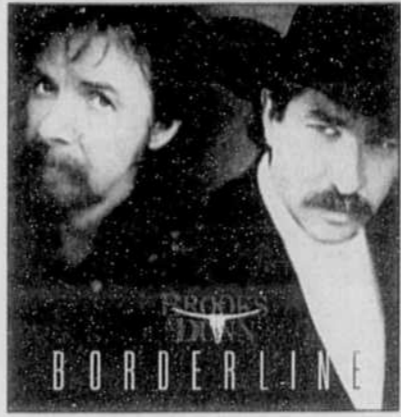
Ce disque-là, justement parce qu'il n'est pas léché, justement parce que son petit budget n'a pas permis de le rendre parfaitement lisse, n'est pas de ceux qui se laissent écouter: il prend l'auditeur par le collet et lui met le nez dans le vif du sujet. Les radios n'ont qu'à bien se tenir: si place n'est pas faite à Manon Brunet, elle la prendra anyway.

COOLWALKINGSMOOTHALKINGSTRAIGHTS MOKINGFIRESMOKING: THE BEST OF PETE TOWNSEND Pete Townsend Atlantic (Warner)

Pete Townsend en solo, c'est The Who tout nu. Sans le micro-las-



thebestofpetetownsend



so et la voix frisée de Roger Daltrey, sans le stoïcisme et les doigts supersoniques du bassiste John Entwistle, et surtout sans la frénésie démentielle et l'enthousiasme sans bornes du regretté tapocheur Keith Moon, Pete seul, c'est la substance des Who sans le substrat, le contenu sans le contenant. C'est pourquoi ce florilège des albums réalisés en dehors du fameux groupe britannique s'écoute comme une suite de démos peaufinées, sorte de version chic de Scoop (1983), fascinant ramassis de chansons des Who telles que Pete les avait conçues chez lui. Sauf peut-être pour le magistral rock'n'swing Face The Face (1985), mené à son vrai degré d'achèvement, on ne peut s'empêcher d'entendre Rough Boys, Slit Skirts, Let My Love Open The Door, Give Blood, et surtout Pure And Easy — dont on connaît la formidable et définitive version des Who — autrement qu'en blueprints d'échafaudages bien plus spectaculaires. Il y a cependant une tendresse chez Townsend, longtemps masquée par son attitude agressive d'ultime Mod et sa propension consécutive à détruire toute guitare placée entre ses mains meurtrières (et meurtries!), que la carrière solo a révélé: écoutez là-dessus A Friend Is A Friend, A Little Is Enough, et l'acoustique Sheraton Gibson, son ode à la six-cordes.

Alors que la version Broadway de l'opéra-rock Tommy triomphe dans les capitales du monde — et bientôt à Montréal —, que l'album original du même Tommy par les Who (paru

en 1969) est remixé et réédité chez MCA, et que ledit groupe s'apprête à renaitre le temps d'un méga-show à Hyde Park (le 29 juin prochain), approfondir le cas Townsend n'est pas sans intérêt. Ce Best Of, avec son livret écrit par le supérieurement intelligent Pete lui-même, est en cela aussi essentiel qu'un coffret des Who: Tommy, après tout, c'était d'abord son idée à lui.

BORDERLINE Brooks & Dunn Arista (BMG)

Ils sont deux, Kix Brooks, le charpeauté à moustache en balai, et Ronnie Dunn, le maigrelet barbu sans menton. Des histoires à succès du new country — l'ère post-Garth Brooks des années 90 —, la leur me semblait la plus incompréhensible: que leur trouvait-on, à ces empotés, ces simplistes, pour justifier douze millions d'albums et des trophées plein le chariot à bœufs? Du corned beef pré-mâché des studios-usines de Nashville, jugeais-je à distance. Ma meilleure amie Louise, qui connaît à fond son country, rigolait en douce et me conseillait de ne pas trop les perdre de vue. Elle avait raison. A cause de leur splendide reprise d'une chanson oubliée au doux titre de My Maria, placée neuvième au Hot 100 du magazine Billboard en août 1973, seul tube d'un country-rockeur d'Austin tout aussi oublié — B.W. Stevenson, vous connaissez? —, il me faut bien leur reconnaître, au-delà des apparences et du moule nashvillien, un réel talent.

Le morceau, une sacrée trouvaille, dans la veine des Eagles première époque (Take It Easy, Peaceful Easy Feeling), est admirablement chanté par Dunn, surtout le refrain en falsetto, à la Roy Orbison. Le reste de l'album n'est pas mal non plus: A Man This Lonely est une fort jolie ballade, que n'aurait pas mieux rendu l'excellent Raul Malo des Mavericks — ma référence de qualité en chant country —, et My Love Will Follow You rappelle avantageusement Buddy Holly. Se distinguer de la masse informe des produits estampillés Na-

shville n'est pas de la tarte (aux myrtilles!): Brooks & Dunn, à l'instar des Vince Gill, Clint Black et autres Alan Jackson, sont de la meilleure pâte.

JACQUES BLANCHET COLLECTION LES REFRAINS D'ABORD Jacques Blanchet Fonovox (Fusion III)

Ne connaît-on de l'imposant répertoire de Jacques Blanchet (1931-1981) que sa chanson gagnante du Concours de la Chanson Canadienne en 1957, Le ciel se marie avec la mer, toute immortelle soit-elle dans les divers habits que lui font porter depuis les interprètes, a fini par donner de Blanchet une image très solennelle de grand poète du pays, que cette compilation de la série Les Refrains d'abord permet de nuancer considérablement. Ce compère des Bozos, comprend-on à ces dix-huit titres, était surtout un chanteur de cabaret, capable de couplets à saveur jazzy et de rhumbas tout à fait dans le genre des boîtes de l'époque en France et chez nous: il n'y a pas loin entre les habitués des Trois Beaudets, Chez Patachou, Le Lapin agile et le Blanchet très swing de Le Train de nuit, Tout nouveau, tout beau, Le Malaise et La Peau noire (très Couleur café de Gainsbourg avant l'heure). Des Bozos — Ferland, Léveillé, Clémence, Hervé Brousseau, Dédé Gagnon —, il était sans doute le plus traditionnel. Ce qui ne rend pas moins exquises, trois décennies et demie plus tard, ses mélodies.



OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT Dimanche 12 mai • 14 h 30 LES CONCERTS DU DIMANCHE CHARLES DUTOIT, chef CHANTAL JUILLET, violon RESPIGHI Impressions brésiliennes CHAUSSON Poème pour violon et orchestre RAVEL Tzigane MOSSOLOV La Fonderie d'acier MOUSSORGSKI-RAVEL Tableaux d'une exposition BILLETTS : 12,25 \$, 14,25 \$, 16,50 \$, 18,25 \$, 20,00 \$ (taxes et redevances en sus) Tarif étudiant : 10,00 \$ (sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert)

Mardi 14 et mercredi 15 mai • 20 h LES GRANDS CONCERTS CHARLES DUTOIT, chef LOUIS LORTIE, piano BRITTEN Soirées musicales RACHMANINOV Concerto pour piano n° 4 ROSSINI-RESPIGHI La Boutique fantasque BILLETTS : 19,25 \$, 28,00 \$, 30,00 \$, 39,00 \$, 40,25 \$ (taxes et redevances en sus) Tarif étudiant : 10,00 \$ (sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert)

Mercredi 15 mai • 10 h 30 LES MATINS SYMPHONIQUES METRO CHARLES DUTOIT, chef CHANTAL JUILLET, violon BRITTEN Matinées musicales SATIE Cinq Grimaces pour «Le Songe d'une nuit d'été» SATIE Trois Petites Pièces montées BERLIOZ Rêverie et caprice pour violon FAURÉ Berceuse pour violon et orchestre RAVEL Tzigane RESPIGHI Impressions brésiliennes BILLETTS : 16,00 \$ (taxes et redevances en sus) Tarif étudiant : 10,00 \$ (sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert)

Mardi 21 et mercredi 22 mai • 18 h 45 L'AIT présente LES CAUSERIES OSM Animateur : Richard Turp, consultant en musique Invité : Timothy Hutchins, flûte solo de l'OSM Hall central de la Place des Arts GRATUIT

Mardi 21 et mercredi 22 mai • 20 h LES CONCERTS GALA CHARLES DUTOIT, chef BEVERLY HOCH, soprano STANFORD OLSEN, ténor MARK OSWALD, baryton CHŒURS DE L'OSM IWAN EDWARDS, chef des chœurs BERLIOZ L'Impériale, cantate BERLIOZ Tristia, pour chœur et orchestre ORFF Carmina Burana Commanditaire : Scogam Symphonia BILLETTS : 19,25 \$, 28,00 \$, 30,00 \$, 39,00 \$, 40,25 \$ (taxes et redevances en sus) Tarif étudiant : 10,00 \$ (sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert) Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts BILLETS en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112 et au Réseau Admission / 790-1245.

LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES PRÉSENTE THÉÂTRES DU MONDE Oh les beaux JOURS DE SAMUEL BECKETT DE MOLIÈRE DE BENNO BESSON THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE (SUISSE) 15 AU 18 MAI À 20H NCT - SALLE DENISE-PELLETIER COMPLET! THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE (SUISSE) 23 AU 26 MAI À 20H THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI BILLETTERIE: admission 790-1245 1-800-361-4595 NCT la nouvelle compagnie théâtrale 4353, Ste-Catherine Est 253-8974 La Presse RENSEIGNEMENTS : 842-0704

INTERNATIONAL FESTIVAL MUSIQUE ACTUELLE VICTORIAVILLE 16-20 MAI 1996 THURSTON MOORE (de SONIC YOUTH) "Piece for Jetsun Dolma" VENDREDI, 17 MAI, 22H00 STEVE COLEMAN AND METRICS 6 musiciens, 3 "rappeurs", 1 danseuse SAMEDI, 18 MAI, 22H00 EVAN PARKER "ELECTRONIC PROJECT" Invitée spéciale SAINKHO NAMTCHYLAK DIMANCHE, 19 MAI, 22H00 FORFAIT FESTIVAL 66 \$/pers. (+ taxes) (occ. double) • une nuit et petit déjeuner au Complexe hôtelier le COLIBRI (service inclus) • un spectacle de 20h00 • un spectacle de 22h00 • deux entrées pour le prix d'une au PARC MARIE-VICTORIN • une invitation au RESTAURANT LE PERROQUET RÉSERVATION : 1-800-563-0533 production Plateforme PASSEPORTS disponibles en pré-vente seulement Tél : (819) 752-7912 Fax : (819) 758-4370 http://www.zone.ca/~bw/victo96/ AMBASSADE 1-800-361-4595 514-790-1245 Québec Canada YAMAHA victo

LES ARTS

JAZZ ET BLUES

Bonheur en la grande chambre

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Ça commence par une équation. Le Count Basie Orchestra + Chuck Berry facteur de T-Bone Walker + une bonne dose de rigolade, ça égale quoi? Le Roomful of Blues, évidemment. La Chambre pleine de sentiments, tout naturellement.

Le Roomful of Blues, c'est une bande de neuf corsaires ou pirates dont la morale musicale est faite exclusivement de plaisirs. De plaisirs que l'on distribue généreusement. Autrement dit, qu'on refille à nous les auditeurs. Mais c'est aussi le plaisir que l'on partage entre nous, les corsaires comme les pirates, de jouer ensemble. Ces types-là passent leur temps à faire bamboche.

C'est déjà ça. C'est beaucoup. Et cela, on le voit. On le constate avant même de les avoir entendus brosser une première note. Comment est-ce possible? La photo, le cliché. Sur la photo comme sur le cliché qui orne le dernier album, nos pieds-nickelés sourient. Ils retiennent le rire. Ils étouffent l'éclat du rire avec cet air entendu qui annonce: «Là, on se retient. Mais attendez de nous entendre.» Puis? Avant de les entendre, on va les présenter.

Franco-Italo

Tout d'abord, il faut signaler que le Roomful of Blues, c'est la bande la plus franco-américaine de la planète «djazz et blouze». Ça devrait plaire aux amants de la nation. Le Roomful a été fondé par un Robillard, Duke de son prénom. Le Roomful compte un Vachon, Chris de son prénom. Lui, il gazouille sur une guitare. Le Roomful compte également un Lataille. Lui, il souffle ses affections dans un saxo qui est parfois alto, parfois ténor. Qui plus est, le Lataille, il fait des arrangements. L'ingénieur du son est un Gauthier, un John-Paul Gauthier.

Lorsqu'ils ne sont pas francos d'origine, ils sont italo de naissance. Il y a un John Rossi qui bat la mesure, qui cresse les tempos. Il y a un Bob Enos qui joue de la trompette en rappelant à qui de droit que le style cher à Armstrong, Roy Eldridge, Cat Anderson et Snooky Young, que le style fait parfois de notes aiguës vaut autant que le feutré. Bref, le Enos, il a le style franc, viril. Le chanteur également est italo. Sugar Ray Norcia qu'il s'appelle.

Lorsqu'il module les mots, il ne fait jamais dans le détail comme il ne fait jamais dans la dentelle. Il les prononce, il les articule avec cette vitalité

que l'on prête aux boxeurs de la catégorie mi-moyen. Remarquez que la boxe, ce sport des mange-petits, des pros, il en a tâté. Là, on fait un arrêt.

Un aparté pour signaler que Big Joe Turner, la voix du blues *made in Kansas City*, fut un boxeur, comme le fut également Willie Dixon. Lorsqu'il était barman au Cherry Blossom, à Kansas City, il accompagnait de son chant le big-band de Basie et vidait les affreux sans jamais lâcher prise au... chant. Bien entendu. Et alors? Dès que le Roomful of Blues a eu l'occasion d'enregistrer un album avec Big Joe, ils l'ont fait. C'était au terme des années 70. Cette production a paru sur étiquette Muse. Ce n'est qu'après cette aventure unique que Sugar Ray Norcia, boxeur-chanteur, a été engagé par le Roomful.

Lorsqu'ils ne sont ni francos ni italo, ils sont adoptés, les autres membres de la bande de lascars. Il y a un Doug James au baryton, Matt McCabe au piano, Ken «Doc» Grace à la basse et Carl Querfurth au trombone. Lui, en plus du trombone, il s'occupe du sérieux. De tout le nécessaire. C'est lui le producteur, le plombier.

Fait révélateur, tous leurs albums ont été enregistrés à Boston ou dans les environs. Pourquoi donc? Parce qu'ils viennent tous de Boston ou de sa région. De cette région où s'installèrent, surtout dans les années 30, des gens d'ici.

Bancal pas banal

Depuis qu'il existe, le Roomful a toujours utilisé les mots qui rigolent. Ils n'ont pas leur pareil, les poètes du Roomful, pour raconter des histoires bancales mais réelles. Ils sont le sens de la saynète. Ils sont des as du genre «intertextualité des affects». Les paroles de leurs tonnes causent très souvent de l'homme et de sa compagnie. On devrait dire du bonhomme.

Le dernier album raconte d'abord, lorsqu'on traduit librement *Blind Love*, ceci: «Je suis à la fenêtre. Je pleure pas qu'un peu.» Et pour quoi donc, mon brave? «Parce que la femme que j'aime tant parle à tous les gens qu'elle rencontre sur la rue.» Et alors, c'est pas grave ça. C'est tout innocent! «Ouais. Le problème, c'est que les gars me demandent toujours: mais où est donc la femme que tu aimes?» D'entrée, on l'aura remarqué, le bonhomme fait dans le péché d'orgueil.

Après coup, après l'entrée, le bonhomme devient un enfoiré. Traduction libre de *I Left My Baby*: «J'aban-

donne ma femme. Elle se tient derrière la porte et n'arrête pas de pleurer.» Dans la foulée, soit dans le troisième morceau, le bonhomme se souvient tout de même du moment où il a aimé celle qui est devenue sa femme. Traduction approximative de *Turn It On! Turn It Up!*: «Nous nous sommes aimés en écoutant la radio et en dansant le twist. En gardant le rythme. En chantant notre chanson.» Et c'est après, heureusement d'ailleurs, que le bonhomme se fait avoir. Que sa femme prend sa revanche. Une revanche justifiée.

Le morceau annonce d'ailleurs la couleur. Il s'intitule *Angry Woman*. L'histoire est la suivante. C'est l'anniversaire du bonhomme. Sa fiancée a acheté deux bouteilles de vin. La marque, il ne s'en souvient pas. Il se souvient par contre que chaque bouteille valait 20 \$. 20 \$ US s'il vous plaît. Il y a des bougies et de la musique douce. Et un truc tout en chocolat.

Le bonhomme, ce grand couillon, est allé à la taverne avec des gars. Le temps passe. Sa femme attend mais débouche tout de même une bouteille. Elle attend encore et s'enfile la deuxième bouteille. A 20 \$ US, on imagine qu'elle consomme de l'appellation très contrôlée. Le chocolat fond, les bougies également.

Ce bonhomme du genre face d'ancois réintègre le foyer. Il est bourré. Alors il a dérouillé. Avouez qu'il faut s'en féliciter. Sa femme l'a éjecté. Dehors! Et comme on est en plein classicisme, sa femme a conservé la laveuse-sécheuse. Lui a emporté le pick-up. Il se retrouve dehors à chialer comme une madeleine. Et nous on se marre. On se dit: «Ça lui apprendra à cette tête de noué de préférer du gin à du Gruaud Larose.»

Or donc, question paroles, question histoires, le Roomful of Blues est à la musique ce qu'Antoine Blondin et Alphonse Boudard sont aux romans. Quoi donc? Des malfrats. Tout bonnement.

Maintenant, le meilleur. La zizique. Alors là, on est dans le très bien envoyé. Le très bien foutu. Le très dansant. Ça balance d'un bout à l'autre. Les saxos-trompette-trombone fabriquent des nappes sonores presque aussi saignantes que celle de Basie en son temps, ce qui n'est pas rien. La rythmique creuse avec un aplomb du diable des tempos tout ce qu'il y a de plus confortable et sympathique. Et devant, il y a un Chris Vachon. Le guitariste qui a le chic, lui, d'aimer chaque note. Et ça, c'est pas évident.

On mélange le tout, les paroles drôles, un éventail sonore si large et

donc si riche qu'il rappelle à la fois les grandes heures de Kansas City, de Basie et de Chuck Berry, et on obtient quelque chose d'onctueux, de savoureux. On obtient l'orchestre le moins prétentieux qui soit. L'orchestre qui fait le mieux écho à la réalité quotidienne de millions et de millions de quidams. Bravo! Mille fois bravo!

Bon. Comme cet album est mal distribué de ce côté-ci de la frontière, voici les renseignements nécessaires: il s'intitule *Turn It On! Turn It Up!*. Il a paru sur étiquette Bullseye Blues. Il porte le numéro 9566. Si ça ne suffit pas, voici le numéro de l'agent: (401) 568-8321.

PS: La revue française *Jazz Hot* se vend encore 15 \$ sans les taxes. C'est ce qu'on appelle de l'arrogance financière.



PHOTO JEAN HANGARTER

LES PASSEURS DE L'IMAGINAIRE

SALLE DENISE-PELLETIER

DU 2 OCTOBRE AU 23 OCTOBRE
DOM JUAN
de Molière
mes : Serge Denoncourt
Théâtre du Trident

DU 28 JANVIER AU 20 FÉVRIER
LUCRÈCE BORGIA
de Victor Hugo
mes : Claude Poissant

DU 6 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE
BOUSILLE ET LES JUSTES
de Gratien Gélinas
mes : Fernand Rainville
Théâtre ProFusion

DU 11 MARS AU 5 AVRIL
MOMAN
texte et interprétation de Louise Dussault
mes : Pierre Rousseau

NCT
SAISON 1996-1997

ABONNEZ-VOUS À LA NCT
2 5 3 - 8 9 7 4

ABONNEMENT	4 SPEC.	3 SPEC.
Grand public :	78\$	69\$
Professeur :	69\$	54\$
Groupe/association :	64\$	51\$
Étudiant et aîné :	48\$	42\$

RENSEIGNEZ-VOUS SUR NOS FORFAITS :
 > Samedi soir, sortez avec...votre ado!
 > Premiers samedis.
 > Rendez-vous 48 heures

ET NOS TARIFS PRÉ-VENTE POUR LES SPECTACLES
 l'Ange et le Corbeau de Francis Monmart
 et Candide de Voltaire
 à la salle Fred-Barry

Hydro Québec présente

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

en collaboration avec **Blanc DRY**

1^{er} AU 10 AOÛT 1996

JEUDI 1^{er} août 18h00 SPECTRUM CHANSONS RICHARD SÉGUIN	VENDREDI 2 août REVELATION DES FRANCOFOLIES 1995 EN PRIMEUR KEVIN PARENT DIANE TELL	SAMEDI 3 août « LE TOM WAITS DES FLAMANDS » BÉGIQUE ARNO	DIMANCHE 4 août REVELATION DES FRANCOFOLIES 1994 FRANCE MANO SOLO	LUNDI 5 août PREMIER MONDIAL FRANCE ISABELLE BOULAY	MARDI 6 août « de Félix à aujourd'hui » FRANCE THOMAS FERSEN	MERCREDI 7 août REVELATION MAXICORNE - VINCENNES LA HISTOIRE 1996 ZAIRE LOKUA KANZA	JEUDI 8 août SPECTACLE « Présence » [6 et 7 août] FRANCE (BRETAGNE) MIOSSÉC	VENDREDI 9 août SPECTACLE DE CLÔTURE À l'occasion de la création de la BOULÈSE FÉLIX-LECLERC Yves Duteil, Michel Rivard, Jean-Pierre Ferland, Guy Béart, Johanne Blouin, Zachary Richard, Marie-Michèle Desrosiers et autres Orchestre Symphonique de Trois-Rivières FRANCE YVES DUTEIL	SAMEDI 10 août SPECTACLE DE CLÔTURE À l'occasion de la création de la BOULÈSE FÉLIX-LECLERC Yves Duteil, Michel Rivard, Jean-Pierre Ferland, Guy Béart, Johanne Blouin, Zachary Richard, Marie-Michèle Desrosiers et autres Orchestre Symphonique de Trois-Rivières FRANCE FÉLIX SYMPHONIQUE
19h00 SPECTRUM EN HAUT SPECTACLES INTIMES « Chansons louses et cordes sensibles » [1 ^{er} , 2 et 3 août] MICHEL RIVARD ET LE FLYBIN STRING ENSEMBLE	20h00 PLACE DES ARTS SPECTACLE D'OUVERTURE avec un orchestre symphonique de 35 musiciens 500 CHORISTES SUR SCÈNE LA FÊTE À BERGER • PLAMONDON MICHEL FUGAIN RAYMOND LÉVESQUE	LA SOIRÉE MULTICULTURELLE BRESIL TRIO ESPERANCA ITALIE GIORGIO CONTE	FIN DE LA TOURNÉE « Y » LYNDA LEMAY	UN SEUL SOIR EN RÉCITAL À MONTRÉAL FRANCE CHARLES TRENET	ENFIN DE RETOUR APRÈS 30 ANS D'ABSENCE FRANCE GUY BÉART	80 ARTISTES SUR SCÈNE FRANCE CANTÉ BLANCHE À DAN BIGRAS	YVES DUTEIL FRANCE YVES DUTEIL	PRIX CHARLES-CROS 1995 FRANCE KENT	JUDI RICHARDS FRANCE JUDI RICHARDS
21h00 PLACE DES ARTS À L'AFFICHE FRANCE DORA LOU	22h00 SPECTRUM RYTHMES air transat BÉNIN ANGÉLIQUE KIDJO ALGÈRE CHEB MAMI FRANCE SHERPAS	SPECTACLE À PRIX FRANCOFOU 12,50 \$ (+ taxes) ou recevoir un BILLET GRATUIT avec chaque billet des Francofolies de 20 \$ ou plus. Invalable pour le service clientèle au guichet du Spectrum	FRANCE D'AMOUR FRANCE JEAN LELOUP	MAÎTRES INCONSTITUÉS DU « ZOUK » GUADELOUPE KASSAV'	LAYMEN TWAIST LOUISIANE LAYMEN TWAIST	ZACHARY RICHARD LOUISIANE ZACHARY RICHARD	OCTOBRE RÉUNION EXCEPTIONNELLE OCTOBRE	GROOVY AARDVARK FRANCE GROOVY AARDVARK	B.A.R.F. FRANCE B.A.R.F.
23h00 SPECTRUM EN HAUT LES NUITS ROCK FRANCE SILMARILS	FRANCE [1 ^{er} et 2 août] FRANCE SILMARILS	FRANCE [5 et 6 août] NOUVEAU-BRUNSWICK MARIE-JO THÉRIO	FRANCE [7 et 8 août] FRANCE KENT	FRANCE [9 et 10 août] FRANCE JUDI RICHARDS	FRANCE [5 et 6 août] FRANCE MOLODOI	FRANCE [7 et 8 août] FRANCE GROOVY AARDVARK	FRANCE [9 et 10 août] FRANCE JUDI RICHARDS	FRANCE [5 et 6 août] FRANCE MOLODOI	FRANCE [7 et 8 août] FRANCE GROOVY AARDVARK

air transat, LAIT, TVA, loto-québec, Info-Franco Bell 514 876-8989, La Presse, Québec, CIBC, TVS, SPECTRA

LES ARTS

DANSE



PHOTO ROLLINE LAPORTE

Estelle Clareton dans *Déluge*, une chorégraphie de Ginette Laurin.

O Vertigo fait escale à l'Usine C

Entre deux spectacles à l'étranger, la troupe de Ginette Laurin rejoue *Déluge*

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

La troupe de danse O Vertigo sera «de passage à Montréal», du 22 mai au 2 juin, à l'Usine C, pour y reprendre son spectacle *Déluge*, créé en 1994.

«De passage à Montréal»? L'expression est à peine exagérée, même si la compagnie fondée en 1984 par la chorégraphe Ginette Laurin est on ne peut plus québécoise. C'est que plus de 90 % des spectacles d'O Vertigo sont présentés à l'étranger. Pour survivre, la troupe doit boucliner un peu partout. Ironiquement, elle est connue et appréciée dans de petites villes de France et d'Allemagne, des villes dont la taille correspond à peu près à celle de Drummondville ou de Chicoutimi. Tandis qu'au Québec, la compagnie arrive difficilement à joindre un public autre que le cercle restreint des initiés.

O Vertigo n'est pas seule dans cette situation quelque peu absurde. Jean-Pierre Perreault, Marie Chouinard et Édouard Lock, entre autres, vivent le même succès à l'étranger et les mêmes frustrations au Québec. L'énergie particulière de la danse moderne québécoise séduit manifestement les Européens.

Bien sûr que nous aimerions faire des tournées au Québec. À tout le moins nous souhaiterions faire une vingtaine de spectacles par année en province. En Hollande, il y a des troupes qui arrivent à faire 90 spectacles par année dans leur patelin. Mais au Québec, il n'y a pas de réseaux de tournées pour les compagnies de danse. Les diffuseurs n'ont pas créé une tradition en ce sens. Il faudrait que les gouvernements les supportent, soupire Ginette Laurin.

Toujours aussi passionnée de danse douze ans plus tard, toujours aussi bavarde avec le mouvement, la directrice artistique d'O Vertigo avoue néanmoins éprouver un certain essoufflement. Non pas sur le plan de la création, bien au contraire. Mais plutôt sur le plan de la gestion. On dit que la danse va bien. Il n'en demeure pas moins qu'elle reste l'enfant pauvre parmi les arts. Il faut le reconnaître. La danse a fait des pas de géant. L'argent n'a pas suivi. Nous sommes essouffés, avoue-t-elle. Heureusement, la création du Regroupement québécois de la danse a mis fin à la division qui régnait au sein du milieu. Nous sommes maintenant mieux armés pour dégager nos intérêts communs et œuvrer à l'avancement de la cause, poursuit-elle.

Entre-temps, la dure réalité s'impose. Pour ce retour à l'Usine C, la compagnie O Vertigo assume tous les risques. Nous nous «auto-présentons». Le Québec est le seul endroit au monde où ça fonctionne comme ça.

Le spectacle *Déluge* tourne depuis deux ans et s'attire les éloges de la presse nationale et internationale. La chorégraphie de Ginette Laurin s'inspire de thèmes qui préoccupent nombre de créateurs partout sur la planète: la fin du monde, le vieillissement, la mort. Elle en a tiré un spectacle très onirique, très poétique, très spirituel. J'avais envie de travailler de façon formelle à la chorégraphie d'après les cycles dans le temps. C'est ce qui m'a amené à re-

garder du côté des fins de siècle et des croyances et légendes qui y étaient rattachées, dont la fin du monde, explique-t-elle.

Reconnue pour ses méthodes particulières d'entraînement, Ginette Laurin a déjà imposé à ses danseurs de faire quelques sauts de parachute afin de mieux les préparer à un spectacle! En 1988, les danseurs de *Don Quichotte* avaient eu droit à des leçons d'équitation... Pour *Déluge*, la préparation fut très différente. L'entraînement a été plus intellectuel que physique. C'est que le spectacle est plus spirituel. Il fallait que les danseurs se rapprochent d'une conscience plus zen, qu'ils se bâtissent de l'intérieur, raconte Ginette Laurin.

Pour se préparer au *Déluge*, les danseurs ont été divisés en deux groupes. D'abord les «Yang», à qui la chorégraphe destinait des mouvements du bas du corps, en particulier des hanches, plus proches des pulsions sexuelles. Et puis les «Yin», plus sereins, plus abandonnés. Chez eux, ce sont les mouvements de bras qui priment. Les dix danseurs, qui ont entre 25 et 40 ans — fait inusité dans cet univers où l'on se retire souvent à 30 ans —, ont accepté d'emblée d'être ainsi déstabilisés.

Ce n'est qu'un mois avant la création que les danseurs ont été réunis pour exécuter la chorégraphie sur une scène peinte aux couleurs de la Terre.

Pour tous ceux qui n'ont pas l'habitude de fréquenter la danse moderne, pour ceux que cette forme d'art rebute ou déconcerte, Ginette Laurin se fait rassurante. C'est une pièce très accessible, une suite de petits tableaux très visuels, tout à fait dans l'esprit du temps. Le langage gestuel utilisé n'est pas codifié. Il ne faut pas chercher une explication à travers chaque geste. Les images, les références sont claires. Il faut simplement s'abandonner, se laisser bercer par les images, dit-elle.

En somme, chacun en tirera ce qu'il voudra. C'est d'ailleurs ce qui plaît tant à Ginette Laurin, ce qui nourrit son enthousiasme pour la chorégraphie. Ce que j'aime de la danse, c'est que chaque spectateur peut se faire une perception différente, ce qui n'est pas toujours vrai au théâtre, dit-elle.

De cycle en cycle, Ginette Laurin demeure bien en selle à la direction de la compagnie O Vertigo. Elle s'affaire présentement à élaborer un nouveau spectacle qui sera créé aux Pays-Bas en janvier 1997.

PHOTO JEAN-FRANÇOIS BÉRUBÉ
Ginette Laurin

Laissez-vous prendre par les sentiments

LES PÊCHEURS DE PERLES
Georges Bizet

SUOR ANGELICA ET
I PAGLIACCI
Giacomo Puccini/
Ruggero Leoncavallo

RIGOLETTO
Giuseppe Verdi

JENŮFA
Leoš Janáček

CARMINA BURANA ET
HIVER DANS L'ÂME
Carl Orff /
André Prévost

TURANDOT
Giacomo Puccini



L'OPÉRA DE MONTRÉAL

BERNARD UZAN, DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ARTISTIQUE

Abonnez-vous! 985-2258

Saison 1996-1997

